VIVA

VIRUS

2.50$ FUSION ARTS STYLE SPECTACLES DEC 83/JAN 84

KAREN KAIN

1984... EH BIEN DANSEZ MAINTENANT

FFR : 10 ITL : 2400 BFR : 80 SFR : 5 L : 1 US$: 2.50

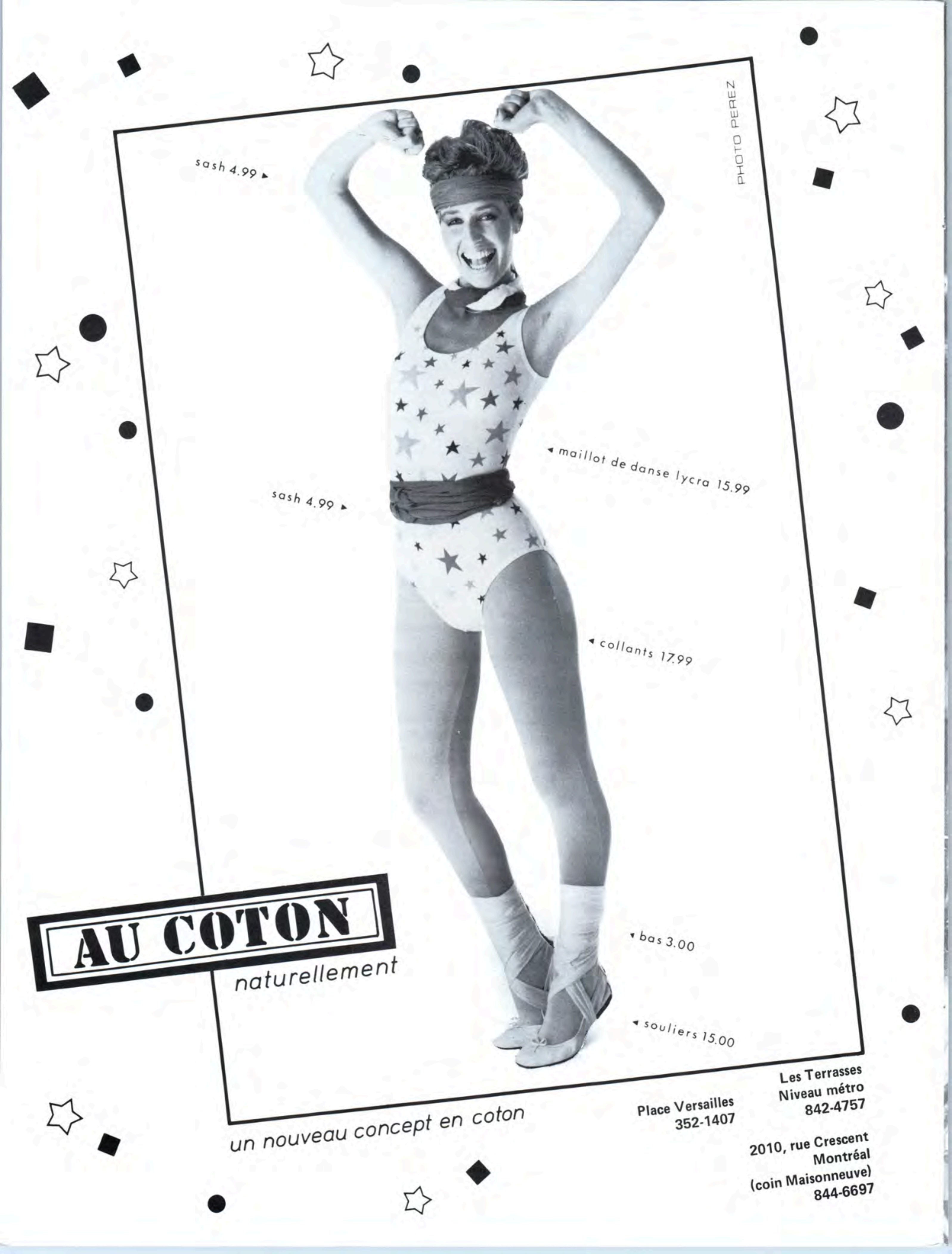


PHOTO PEREZ
sash 4.99
maillot de danse lycra 15.99
sash 4.99
collants 17.99
bas 3.00
souliers 15.00
AU COTON
naturellement
un nouveau concept en coton
Place Versailles
352-1407
Les Terrasses
Niveau métro
842-4757
2010, rue Crescent
Montréal
(coin Maisonneuve)
844-6697

VIVA Virus, Décembre 1983 / Janvier 1984

VOLUME 6 NO. 10

DIRECTION ET CONCEPTION GRAPHIQUE



RÉDACTION
Carmen Garcia
Ultra Virus

COLLABORATION
Fulvio Caccia
Daniel Carrière
Chantal Chevrier
Robert Clark
Carole David
Geneviève Dumas
Louis Daoust
Mary Ellen Davis
Michel Faubert
Hazel Field
Gisèle Guay
Jacques Lanctôt
Sophie Lavoie
Daniel Legault
Stéphane Lépine
Alain Malgras
Richard Martineau
Gilles Massé
Suzanne Munger
Jean-Victor Nkolo
Rober Racine
Patrick Schupp

PUBLICITÉ
(271-4228)
Directeur
Georges Millette
Mireille Ledoux
Stéphane Mayrand
Lise Millette

VIVA VIRUS est publié 10 fois par année par 119357 CANADA INC., C.P. 217, Succursale E, Montréal H2T 3A7 Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec ISSN 004-8575. Enregistrement de seconde classe no 4328.

Théophanie de Pierre Jouvet. Dans le cadre du Festival du Cinéma Expérimental français présenté en janvier et février à la Cinémathèque, au Cinéma Parallèle et au Musée des beaux-arts. Voir page 22 et le guide pour la programmation.

VIRUS

VIVA





Photo couverture:
Karen Kain
National Ballet of Canada

Camille Maheux



FUSION

Au rendez-vous des vraies choses à dire ... un cri d'amour (civilisé). Geneviève Letarte : poésie-performance.

Voyager dans le plaisir du texte

Vous auriez mieux fait d'être à *Sirène, Serpent, Zoulou* présenté par **Geneviève Letarte** et les musiciens **Serge Boisvert**, piano ; **« Mike-T » Tremblay**, batterie, dans le cadre de Poésie ville ouverte* à Hull et à Montréal ainsi qu'en novembre au café Campus.

Le talent de **Geneviève Letarte** est composé de nombreuses qualités liées essentiellement à une conscience concrète, vibrante et chaude qui sait trouver les voies littéraires et musicales à son expression, à une sensibilité toute raffinée dans ses débordements qui s'incarne par une présence en scène magnétique, (parce que) sensuelle. Il ne s'agit pas ici d'un spectacle de virtuosité musicale qui étourdit avec des solos à l'emporte-pièce, mais ce n'est pas non plus l'« habituelle » lecture de poèmes sur fond sonore peu ou mal intégré. Dans les plages harmoniques déposées avec économie sur le clavier ou dans les subtils glissements d'accents « balayés » ou « brassés » à la batterie ainsi que tout au long du registre vocal de Geneviève Letarte (soupirs, récitatif, cri, chant, imitation sonore, etc.) les atmosphères, les impressions, le *sentiment* se transmet avec une qualité musicale (une musicalité) peu commune qui supporte et communique admirablement les images, les concepts, les sensations et les angoisses de cette poésie admirable. Tout en douceur et en beauté, le rythme général du spectacle qui « balance » agréablement, nous séduit et permet d'absorber sans peine les questions essentielles que les textes nous (pro)posent. Il y est également question de doutes, de ceux qui rongent les coeurs et nourrissent les fantasmes.

S'il est un plaisir que j'aime goûter, c'est bien celui des plus exotiques/érotiques transports, ici-même, là où je suis, au fil du texte qui me libère des contingences matérielles comme d'autant d'entraves. Et les textes de **Geneviève Letarte** voyagent et font voyager sur une géographie affective particulière, telle que :

...« Serez-vous à Madrid
quand il fera froid dans
la chambre d'hôtel ? »...

ou encore, à propos de « San Francisco », dans une chanson dont c'est le titre :

...« le temps qu'il fallait dans
sa propre sueur
pour être à l'aise dans
le désordre
amoureux »...

Dans le cas des *Cinquante mers* (une dérive à l'abandon sur l'énumération de leurs noms fabuleux) qui, à la fin, se retrouvent toutes au rendez-vous auquel nous sommes si langoureusement conviés, la voix alterne entre le chant et le récitatif, empruntant parfois des intonations nasillardes de trémolo qui rappellent les premiers enregistrements sur 78 tours de vocalises orientales pendant que le jeu de cloches et le Fender-Rhodes branché sur « phaser » nous envoient par vagues des gammes pentatoniques à caractère répétitif suggérant l'enveloppe sonore d'un « gamelan ».

Ne ratez surtout pas le prochain rendez-vous !

Robert Gélinas

* *Poésie ville ouverte* aura été un événement majeur qui a ré-inséré la poésie et ses multiples dimensions connexes (lecture, chant, contes et légendes, gravure, musique...) dans le décor culturel de cet automne. Voir VIVA Virus Octobre.



Margie Gillis

● À LA RECHERCHE DE NOTRE ÂME COLLECTIVE
Bezébodé établit le dialogue entre les artistes et le public

Bezébodé... oui j'ai déjà entendu ça quelque part... C'est une agence de rencontre pour personnes seules, non ?

Il est des mots comme ça qui traversent notre esprit en n'y laissant qu'une trace confuse. De ceux qu'on lit sur les petites affiches des cafés, sur les pages jaunies d'un journal de quartier. Toute brouillée qu'elle était, l'idée que je me faisais de *Bezébodé* n'était pas entièrement fausse pour autant. Il ne s'agit pas d'une agence matrimoniale et pourtant il y est bien question de rencontres.

Bezébodé est défini par ses fondatrices comme « un outil de promotion et d'animation de la création québécoise en arts d'interprétation ». Créé il y a un an par **Madeleine Larose**, **Liette Laforest** et **Françoise Graham** qui se partagent toutes les tâches, de femme de ménage à PDG, cet organisme a pour but d'établir un dialogue entre les artistes, ainsi qu'entre ces derniers et le public. Il s'intéresse au domaine de la danse, de la musique et du théâtre dits « d'avant-garde » ou « expérimental ».

Marginalisés par les institutions et les médias, de nombreux artistes travaillent néanmoins sans relâche à la recherche artistique. Musiciens, danseurs, comédiens ou metteurs en scène passent des mois à préparer une oeuvre qui ne sera souvent présentée qu'une ou deux fois dans une petite salle où ne se rendront que quelques initiés. Pourtant, le domaine expérimental s'il ne représente pas une rentabilité économique joue un rôle essentiel dans la communauté culturelle. Il est le lieu où se créent toutes les nouvelles tendances qui une fois digérées inspireront les artistes plus « populaires ». Cependant, la communication avec le grand public est difficile. Et c'est là qu'intervient *Bezébodé* : faire se rencontrer ces créateurs et le public dans le but d'une meilleure compréhension mutuelle.

Pour **Françoise Graham**, dans le domaine de l'art expérimental il n'y a pas lieu de juger un spectacle sans se référer à l'évolution personnelle de l'artiste. « On apprend à être spectateur, dit-elle ». L'artiste ne peut pas tenir le coup tout seul, il a besoin d'une réflexion autour de son travail ; cette réflexion, il peut l'entreprendre avec d'autres artistes et/ou avec le public. C'est de ce besoin de dialogue qu'est né Bezébodé.

En termes plus concrets, Bezébodé c'est quoi exactement ?

Au cours de la saison 83-84, quatre séries de rencontres sont organisées :

- **Parler pour parler**, une tribune d'expression autour des rêves et des réalités d'artistes, lieu d'exploration de nouvelles idées et des moyens de les réaliser. Les oeuvres de **Judith Marcuse**, **Gilles Maheu**, **Théo Spychalsky**... étaient au nombre des sujets de rencontre en 1983.
- **Rencontr'art**, des ateliers de création avec des artistes en arts d'interprétation. En octobre, l'atelier était animé par **Daniel Léveillé**, en novembre par **Linda Rabin** et en décembre il le sera par **Paul-André Fortier**.
- **Les répétitions publiques**, permettent d'observer les créateurs et leurs interprètes à l'oeuvre. Après **Walter Boudreau**, **Vincent Dionne**, **Serge Rivest** et d'autres, on vous propose d'assister au travail de **Margie Gillis** le d'**Edouard Lock** en décembre.
- **Racont'art**, est une série de dialogues avec les créateurs d'ici qui vise à leur fournir le moyen de s'exprimer oralement autour de leur recherche.

En marge de tout cela, *Bezébodé* est également une maison de production de spectacles qui privilégie la recherche et la qualité. Le prochain événement aura lieu à l'Atelier Continu, du 15 au 17 décembre. La distribution comprend : Daniel Léveillé, Diane Cotnoir, Jean Derome, Catherine Tardif, Jacqueline Lemieux et Jacques Garofano.

Comme vous ne manquerez pas de vouloir en savoir plus long sur *Bezébodé*, je vous communique leur numéro de téléphone : 273-2213.

Carmen Garcia

JAMES « BLOOD » ULMER



Si on l'écoute par exemple la nuit dans une voiture, on se croirait définitivement à New York. Jazz, post-punk, no wave, oui, mais surtout funk harmolodique (harmonie/mélodie/mouvement).

Sur la trace d'Ornette Coleman, c'est aux côtés de Ronald Shannon Jackson que nous pourrons entendre **James « Blood » Ulmer** l'été prochain, au Festival international de Jazz de Montréal. En attendant, un nouveau disque vient tout juste de paraître sur étiquette Colombia *Odyssey*, lequel comporte une nouvelle version de sa chanson *Are you glad to be in America*. Et vous ?

S.L.



POUR LES GRANDS ET LES PETITS : CANTA A LOS NIÑOS

Le dernier disque de **Martha Jean-Claude**, qui vient tout juste de nous arriver de Cuba, pourrait être une excellente idée de cadeau en cette fin d'année. L'album rassemble une dizaine de chansons pour enfants, chargées de rythmes et de mélodies. Martha Jean-Claude chante en espagnol et en créole. « 31 années d'exil n'ont pas entamé l'amour viscéral pour la terre natale, Haïti. Je suis arrivée à Cuba bien avant la Révolution, mais je vis avec Haïti 24 heures par jour. » Martha doit chanter en créole, pour exorciser son attachement au pays de Duvalier. Le créole, cette langue récemment revivifiée à Montréal par la présence du grand poète **Félix Morisseau-Leroy** (Journée internationale du Créole, 28 octobre 1983), est pour elle un symbole important pour les peuples qui, dans les Îles, ont eu besoin d'un bouclier face à la colonisation.

Canta a los niños est un album qui chassera la tristesse autour de vous. Martha a une voix superbe ! Si vous avez quelque progéniture... alors n'hésitez pas. On lui a demandé : « Pourquoi chantes-tu pour les enfants ? » Elle s'est levée et a esquissé un pas de danse, sur un air de **Sunny Adé**. Ne sommes-nous pas tous des enfants ?

Jean-Victor Nkolo

Martha Jean-Claude, Canta a los Niños ; Egrem LD-3875.

POUR LA PREMIÈRE FOIS À MONTRÉAL : EDDY GRANT



Jean-Victor Nkolo

Nattes « rasta » tombant sur les épaules, pantalon et gilet de cuir, sourire étincelant, humour facile. C'est ainsi que s'est présenté **Eddy Grant** sur scène à Montréal, le 19 octobre 1983.

Depuis le succès de *Electric Avenue*, le public attendait avec une petite dose d'impatience, ce musicien dont le parcours a été assez original. **Eddy Grant** a d'ailleurs tenu à préciser qu'il n'a pas débuté avec son dernier « hit ». Le spectacle a commencé sur les chapeaux de roue avec une chanson reggae, suivie de *Young To Fall* et de *Indians and Slaves*. Pour mieux transmettre le message de ses chansons, *Grant* a rappelé aux spectateurs qu'il est originaire de Guyane, et tout de suite après, ça a été l'explosion avec *Say I Love You* : tout le monde s'est mis à danser cette salsa guyanaise.

La salsa est un genre dans lequel **Eddy Grant** se sent particulièrement à l'aise. Il joue la guitare solo et à certains moments, les sons qu'il égrène rappellent exactement la musique des meilleurs groupes zaïrois ou ouest-africains. À ce propos, on peut souligner que son premier album en tant qu'artiste solo s'intitule *Hello Africa*. Délaissant la guitare, **Eddy Grant** est passé de temps à autres au piano. Il a fait participer tous ses fans. L'assistance chantait avec lui : « ...Grenada is Africa... Guyana is Africa... Montreal is Africa... ... ». Après avoir interprété *Another Revolution*, le chanteur guyanais a dévoilé à son public une vérité que beaucoup, probablement à cause de leur jeune âge, ignoraient : il a fait groupe avec les **Equals** et nous a ramenés loin dans un passé pratiquement révolu en jouant *Baby Come Back*. Quand il s'est servi de ses dents pour interpréter *Living on the Front Line*, certains ont dû se souvenir de l'époque de **Jimi Hendrix**. Mais les temps forts et les meilleurs moments du spectacle ont été l'oeuvre de tout le groupe ; signalons notamment la dextérité du percussionniste, originaire de Lagos (Nigeria). Il bat les tumbas avec une technique admirable. Dans son jeu, il y a eu autant d'électricité, que lors de l'interprétation du succès que tout le monde attendait : *Electric Avenue*.

Ce fut un show varié aux rythmes époustouflants. Pour un musicien qui a parcouru tant de chemin et qui sort de plus en plus de l'ombre, le spectacle donné à Montréal a largement satisfait.

Jean-Victor Nkolo

BURNING SPEAR : THE FITTEST OF THE FITTEST OU LE FEU DE L'APPEL





« Ça se passait au Sénégal, oui au Sénégal. Aussi loin que peut porter la vue... Plus loin que l'horizon. *Far, Far, Far Over.* C'était l'une des plus grosses foules que j'aie jamais vues dans ma vie. C'est ce qui nous a inspiré le titre de l'avant dernier album : *Far Over.* C'est exactement le message que nous voulons passer : aussi loin que peuvent voir les yeux, de Kingston en Jamaïque à Dakar au Sénégal, il y a des enfants de *Jah.* »

La pochette du dernier album de **Burning Spear,** *The Fittest of the Fittest,* illustre justement une scène de la vie sahélienne. Cet album vient après *Far Over* qui est distribué depuis l'été. Il est fort agréable de constater que l'évolution annoncée dans *Far Over* est confirmée par *The Fittest of the Fittest.* Il s'agit d'une plus grande maîtrise des cuivres qui se traduit par une remarquable précision. **Burning Spear** est passé maître dans l'art d'offrir une musique reggae toujours investie d'un tempo original. Sous une rythmique apparemment monocorde, sans grands bouleversements, le tempo qui nous est servi vient onduler, en filigrane, la structure des morceaux.

Dans ce style, vous aimerez beaucoup, sur la première face du plus récent album, *Fire Man. Far Over* a aussi des pièces excellentes, comme *Greetings.* « ...Greeting Africa... Greeting Zimbabwe... Greeting Ethiopia... Greeting Addis Abeba... » Le message de **Burning Spear** est simple mais fort. Il rejoint l'idéologie *Rastafarienne,* du premier nom de feu l'Empereur Hailé Sélassié, le Rastafari Makonnen.

La force du *message* a certainement contribué à l'intérêt du reggae, un peu partout dans le monde. Les adeptes de **Jah** foisonnent, aidés en cela par une musique que l'on ne présente plus, le reggae. **Burning Spear** est l'un des apôtres les plus écoutés, et l'un des plus fidèles. Le message politique – qui est aussi un message d'amour – vous en convaincra.

En alignant, les uns à la suite des autres, les titres du disque, on arrive d'ailleurs à formuler un discours cohérent. Ainsi, les deux derniers titres de la face I *(The Fittest of The Fittest)* se lisent ainsi : *Repatriation... Old Boy Garvey.*

Pour ce qui est de la face II, c'est une véritable suite logique : *2,000 Years... For Your... In Africa... Vision.*

Courez donc, chers disciples, quérir les dernières prophéties de **Spear.** Et nourrissez-vous des dogmes de **Jah.** Consolons les athées qui pourront toujours se contenter de danser. C'est cela, le reggae païen.

Jean-Victor Nkolo

Burning Spear, The Fittest of The Fittest ; Hearbeart Records HB-22

Burning Spear, Far Over ; Tuff Gong P(1982) C(1983)

FRANCO



Franco devait venir à Montréal en décembre malheureusement le concert a été annulé. Quand viendra-t-il nous séduire par sa musique?

En Afrique, **Franco,** c'est le plus grand. Il a produit, dans le plus pur style congolais, à partir de son Zaïre natal, des dizaines de disques qui se vendent en Afrique et en Europe comme des petits pains, depuis au moins deux décennies.

Je suis récemment allé à Kinshasa, la deuxième ville francophone du monde après Paris et avant Montréal, et ce que j'y ai vu vaut le déplacement : 10 musiciens, 3 chanteurs, 4 danseuses – qui vont accaparer votre attention ! – et **Franco** lui-même. Ce dernier est un guitariste dont les solos ont inspiré beaucoup d'artistes de la musique occidentale moderne.

CHARLES KOECHLIN

L'ESPRIT DE LIBERTÉ



« L'esprit de mon oeuvre, et de toute ma vie, c'est surtout l'esprit de liberté. » Ce fut le credo de **Charles Koechlin** (1867-1950), ancien élève de Fauré et Massenet et lui-même professeur de Poulenc et Milhaud, entre autres. Un homme de tempérament humaniste qui s'intéressa beaucoup aux sciences (à l'astronomie, en particulier), à la littérature, à la photographie et au cinéma. Koechlin préféra rester hors du « musical mainstream » – une étoile éloignée dans le firmament musical de son époque, si vous voulez, qui jusqu'ici a été connu plus comme théoricien et professeur que comme compositeur. En effet, son *Traité sur l'Harmonie, sur l'Orchestration et Sommaire des Règles de Contrepoint* est encore un texte classique dans les conservatoires et écoles de musique en France. (Telle fut la maîtrise d'orchestration de Koechlin que Debussy lui-même lui a laissé achever l'orchestration de son ballet *Khamma*).

La *Symphonie des Sept Étoiles*, op. 132 (1933) – pas du tout une symphonie au niveau de la forme – est composée de sept mouvements, ou esquisses, en correspondance avec sept vedettes du cinéma des années trente : Douglas Fairbanks, Lillian Harvey, Greta Garbo, Clara Bow, Marlene Dietrich, Emil Jannings, et bien sûr, Charlie Chaplin (une finale qui se veut « une symphonie des rêves perdus », selon le compositeur). Touché par l'enchantement mystérieux de vedettes telles que Garbo et Bow, dont la beauté avait distrait momentanément les millions d'individus de leur misère, le compositeur se décida à mettre cette beauté en musique.

Les styles que Koechlin employa dans la *Symphonie* sont divers et flexibles ; il y a des passages étendus de polytonalité, d'atonalité même, mais les sept mouvements sont librement conçus et une fraîcheur pénètre chacun. Si cette oeuvre est éclectique, c'est d'un éclectisme où ne manque pas la profondeur. Somme toute c'est une oeuvre inventive et richement colorée, pleine d'esprit et de charme (respectés par l'interprétation de l'Orchestre philharmonique de Monte-Carlo, dirigé par Alexandre Myrat).

La *Ballade pour piano et orchestre*, op. 50 (1919) fut inspirée du romantisme allemand (Heine est cité tout au commencement de la partition). En sept mouvements, l'oeuvre se déroule lentement dans une atmosphère de mystère, se fait peu à peu plus animée, plus passionnante, et s'apaise enfin dans l'obscure quiétude d'où elle était venue. La *Ballade*, qui se révèle d'une beauté simple et gracieuse, est interprétée dans cette nouveauté de EMI avec beaucoup de sensibilité et d'expression par le pianiste **Bruno Rigutto**.

Robert Clark

Charles Koechlin : The Seven Stars Symphony – Ballade for piano and orchestra – Bruno Rigutto, pianiste ; l'orchestre philharmonique de Monte-Carlo dirigé par Alexandre Myrat. ANGEL DS – 37940, numérique.

FUSION



●APRÈS MONK : LACY

C'est lui-même qui dit de sa musique : « Il y a une unique combinaison de mots et de musique. C'est comme un mélange européen et américain, blanc et noir, mâle et femelle, classique et moderne. C'est un composé, un composé pur et original. »

Steve Lacy a joué dans tous les formats. Du solo au big-band, en passant par les duos, les sextettes, etc. Quintette il y a trois ans au Musée des Beaux-Arts, duo avec un **Roswell Rudd** miné par la grippe il y a un an et demi à l'église St-Jean-Évangéliste, sextette il y a un mois au Spectrum. C'est avec ce groupe d'ailleurs auquel s'était joint **George Lewis** qu'a été perpétré le dernier disque, *Prospectus.* Le retour du piano, dans la musique de Lacy nous oblige à évoquer **Monk** et **Cecil Taylor**, et l'image sonore du groupe en prend un coup. À l'accord formé par les autres instruments, le pianiste en superpose un. Les improvisations collectives sont plus denses, les dissonances sont plus fortes. **Bobby Few**, le pianiste, y va d'une belle énergie, et complète la section rythmique souple et polyvalente qui l'unit à **Oliver Johnson** et à un nouveau bassiste au swing étonnant, **Jean-Jacques Avenel**.

Musique baroque de **Steve Lacy** (baroque comme le déroulement d'actions/moments où profondeur et légèreté sont hors de cause : c'est fascinant, et poignant, et rude). Voilà le descendant de Monk.

L'utilisation du texte (français) fascinante aussi.

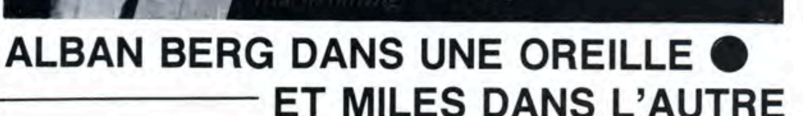
Post free-jazz, post-musique-répétitive, et thèmes très attachants. La « merveilleuse île du Pacifique » réside dans la mémoire depuis la première audition.

Mon opinion personnelle, c'est que Lacy compositeur prend peu à peu le pas sur Lacy saxophoniste ; ça expliquerait un peu la tiédeur du duo montréalais avec Roswell Rudd, et l'excellence de ce disque-ci avec septette.

Une prise de son qui aurait pu être plus distinctive.

Daniel Legault

Prospectus – Steve Lacy Seven – Hat Art 2001 double – (dist. Fusion III) – Stamps, Wickets, The Whammies, Prospectus, The Dumps (prise 1), Clichés, The Dumps (prise 2), Retreat – Steve Lacy : sax soprano ; Steve Potts : sax alto et soprano ; George Lewis : trombone ; Bobby Few : piano ; Irene Aebi : violoncelle, violon, voix ; Jean-Jacques Avenel : contrebasse ; Oliver Johnson : batterie, percussion.



ALBAN BERG DANS UNE OREILLE ● ET MILES DANS L'AUTRE

Chick Corea rencontre **Friedrich Gulda**, pour des incontinences improvisées sur le vieux continent.

Gulda est né en 1930. Il s'est fait connaître, beaucoup plus en Europe qu'ici, par des cadences écrites sur les *Concertos pour piano* de **Mozart**, et au début des années 70, par un traité de l'improvisation.

Corea, que rockers et jazzmen connaissent bien, racontait récemment que son fan-club lui réclamait une proportion minimum de « disques acoustiques » comme un rapport régulier sur l'état de sa technique pianistique. Ce disque à deux pianos est, avec des pièces antérieures comme *Trio Music* ou ses disques pour Atlantic, à verser au dossier.

Les deux ont la Sonate d'**Alban Berg** dans une oreille et **Miles** dans l'autre, et même un peu de **Cecil Taylor** entre les deux. Les deux s'amusent très librement, dans une séance d'improvisation en deux parties, où des airs mythiques sont entendus, tel ce *Someday My Prince Will Come*, un numéro que Corea avait l'habitude de faire il y a quelques années avec Herbie Hancock.

Les deux sont respectueux l'un envers l'autre, et alternativement font la révérence pour laisser passer le solo. Les deux utilisent un langage semblable, avec marches harmoniques, traits de gamme, effets percussifs, intervention vocale, et tout l'arsenal du répertoire classique.

Ce disque, enregistré numérique en concert, a été fort bien gravé (qualité surprenante quand on constate les 34 minutes de la première face) mais après une prise de son qui fait sonner démesurément les applaudissements et éclaircissements de gorge intermittents du public de la salle des Congrès du Musée Allemand de Münich le 27 juin 1982.

Daniel Legault

The Meeting – Chick Corea et Friedrich Gulda – Philips 410 397-1 (dist. Polygram) – Première partie, incluant Someday My Prince Will Come et Put Your Little Foot Out. Seconde partie, incluant Poem no. 3 et Wiegenlied – Corea et Gulda : pianos Steinway.

FUSION

L'HISTOIRE D'UN MACHO REPENTI

Elvire Murail, l'auteur d'*Escalier C*, roman qui a beaucoup de succès, n'a que vingt-cinq ans. Peut-être devrais-je passer ce fait sous silence ; peut-être, pour ma part, aurais-je dû conserver un flegme plus professionnel, il n'en demeure pas moins que l'âge de vingt-cinq ans accolé au talent démontré par le livre produisent un effet remarquable. Le talent plein de promesses s'avérera-t-il ensuite pure facilité, comme il est arrivé chez tant de jeunes Liberace, l'avenir seul le dira. Pour le moment, je me contente d'avoir tenu entre mes mains, plusieurs heures durant, une lecture agréable – à l'occasion, un mot un peu banal mais plus grave, que la légèreté du contexte, permettant d'en extraire tout le suc, rendait presque profond... – en une vraie détente.

L'action qui est censée se dérouler à New York pourrait en fait tout aussi bien avoir lieu dans n'importe quelle grande ville occidentale, pourvu qu'il s'y trouve des maisons de rapport où les locataires tissent entre eux, de palier à palier et de porte en porte, des relations amicales enchevêtrées, comme c'est le cas des habitants de l'Escalier C dans le building en question. À partir d'un narrateur Je dont nous reparlerons, l'histoire s'enfile, anecdotique d'abord, puis davantage développée et sérieuse. Elvire Murail montre une maîtrise telle des dialogues (qui, en passant, composent les 5/8 du livre) qu'il ne serait nullement surprenant, un jour, d'apprendre d'elle qu'elle s'est lancée dans l'écriture théâtrale. Ces dialogues, après avoir été, au commencement, presque du bavardage, s'affinent au fur et à mesure, de la même façon que va se resserrer l'intrigue autour d'événements précis et en quelque sorte cesser d'être autant d'histoires commandées par l'ouverture ou la fermeture d'autant de portes.

L'histoire de fond, sur laquelle reposent toutes les autres, est celle du narrateur. En effet, l'auteur, qui est une femme – et c'est la singularité principale du livre –, emprunte le Je d'un narrateur mâle pour voir le monde de l'Escalier C. Mais là ne s'arrête pas la singularité, puisque l'intrigue directrice du livre est la suivante : le critique d'art Forster Tuncurry, le narrateur, dans son évolution à travers le roman, dans son mûrissement devrais-je dire, découvre, en guise de conclusion, qu'il est homosexuel (illumination devant un Renoir) – lui qui s'était toujours bien défendu – et cède à l'amour de Colleen Shepherd (doux comme un agneau), son voisin de plafond. Vous avez donc une femme auteure qui, s'affublant d'un Je mâle un peu macho et détestable, s'amuse à le rayer du monde des hommes-à-femmes : c'est la une curiosité qui n'est peut-être, somme toute, qu'amusante.

Gilles Massé

Elvire Murail, *Escalier C*, Sylvie Messinger, 238 pages.

Mais ils parlent, ces mimes !

Oui, ils parlent. Et ce n'est pas une raison pour qu'on leur coupe la tête ! Depuis dix ans qu'ils existent, les *Mimes Omnibus* se sont imposés comme étant les dignes successeurs d'**Étienne Decroux** et ont fondé un prestigieux laboratoire de mime corporel. Mais **Jean Asselin**, **Denise Boulanger** et tous les membres, malgré tout le respect qu'ils portent à Decroux, ne désirent pas voir leur travail réduit à la simple traduction d'un langage élaboré par le maître. Si le mime, étymologiquement, peut signifier « imiter », les *Mimes Omnibus*, tout en conservant certains principes, vont dans le sens d'une re-création constante. Ils interrogent le langage du corps, sollicitent d'autres formes, se réfèrent à d'autres langages pour ne garder finalement qu'un seul point d'ancrage : le corps.

« Nous ne semblons pas vouloir expliquer quelque chose au public. Nous nous exprimons comme malgre nous. » Voilà peut-être l'unique raison d'être du mime corporel. Et c'est comme malgré eux qu'ils en sont venus à intégrer la parole à leurs spectacles. Ce n'est pas qu'une forme aboutie du mouvement ne puisse être atteinte sans l'apport de la parole. Il était devenu important de confronter des langages, de tenter l'expérience d'une production où le mime s'élaborerait à partir d'une transposition d'une oeuvre déjà connue. Dans ce cas : *Alice au pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir*. Un texte (le terme de partition serait ici sûrement plus juste) qui, même s'il est beaucoup plus « intériorisé » qu'il n'y paraissait au premier abord, offrait une large possibilité d'images, un climat d'amour et de fantaisie susceptibles d'être exprimés par le corps et le mouvement. À partir d'improvisations autour de certaines scènes clés du livres et en rejetant l'idée de raconter une histoire, les membres de *Mimes Omnibus* en sont venus le plus naturellement du monde à intégrer les mots.

Cela ne signifie pas pour autant que le mime s'oriente définitivement dans cette voie. Aucune hiérarchisation dans les arts de la scène ne vient expliquer ce choix : il ne s'agit pas d'une orientation vers des formes théâtrales traditionnelles due à un sentiment d'incomplétude. L'intégration du texte est un choix très représentatif de leur démarche : « On cherche dans plusieurs directions à la fois, on expérimente des choses très différentes d'une création à l'autre, on tente de rejoindre un public de plus en plus diversifié ».

À compter du 7 décembre et pour toute la période des Fêtes : *Alice*. Le plus célèbre conte pour enfants (et adultes !) fut d'abord un cadeau offert par **Lewis Carroll** à une petite fille qu'il aimait. De cette boîte merveilleuse une fois déballée allait émerger tout un monde inextricable d'émotions et de fantasmes, de rêve et de cauchemar où le loir et le lièvre de Mars prennent le thé, où un ver à soie prodigue des conseils, ou Tweedledum et Tweedledee croisent Humpty Dumpty ou le Jabberwock !... Cet échiquier imaginaire où les rêves et les peurs d'Alice se voient confrontés fait maintenant partie de notre imaginaire. Toute cette fantaisie constitue un plat de résistance pour une troupe rompue à la gymnastique du mime, et qui lorgne toutes les formes théâtrales qui semblent quitter les sentiers battus. Elle constitue aussi le plus cadeau à offrir ou à s'offrir...

Stéphane Lépine





FABIEN, JIJI, ANFOUSSE ET CIE

La littérature québécoise pour enfants demeure un monde à part, comme en retrait des autres formes d'écriture. Pourtant, s'il est une littérature riche et vivante, c'est bien celle-ci. **Ginette Anfousse**, auteure prolifique et illustratrice douée, fait partie de ces écrivains pour qui l'avenir a un sens.

Fabien 1 et *2 (Un Loup pour Rose* et *Une nuit au pays des malices)* ont mérité le prix du Conseil des Arts du Canada tout récemment. Le modèle proposé véhicule des valeurs humaines intéressantes : l'attachement à ceux qu'on aime, la protection des siens... Fabien est un être bon, doux, attentif à la nature et animé de pureté. Les deux récits, richement illustrés par l'auteure, s'adressent à ceux qui ont quitté l'enfance sans être encore adolescents. Tant par l'image que par le texte, Ginette Anfousse sait parler de ses personnages. Dommage qu'elle nous présente Rose, un raton laveur albinos, comme capricieuse et maniérée. L'éternel féminin, quoi !

Autre chose agace davantage. Il est peut-être vrai que « tout est dit, et l'on vient trop tard » (La Bruyère), mais cet aphorisme n'excuse pas les influences trop évidentes. *Un Loup pour Rose* rappelle *le Petit Prince* et *Fabien 2* pourrait être sous-titré *De l'autre côté du miroir et de ce que Fabien y trouva.* Les situations sont en effet semblables, voire identiques, à celles de l'univers de Lewis Carroll. Pourtant, l'imagination de Ginette Anfousse ne fait pas défaut. On s'explique mal une parenté si évidente. Car une oeuvre littéraire intéresse par un contenu et par une forme qui apportent surprise et émerveillement, pas par du « déjà-lu ».

Que les fidèles amis de Jiji et de Pichou se réjouissent : deux nouvelles aventures les attendant à la Courte Échelle. La qualité picturale de *l'École* et de *la Fête* est égale à celle des précédents volumes. Ginette Anfousse maîtrise les pinceaux par un beau jeu de couleurs qui caressent l'oeil. Texte et image ont le don de se compléter sans se redire. Les jeunes de 3 à 5 ans s'identifient facilement à Jiji qui, comme eux, aime jouer et raconter. Les thèmes explorés depuis les débuts de la série sont la tolérance, la solitude, la peur... L'enfant participe puisque l'histoire, tôt ou tard, s'imbriquera dans son vécu de tous les jours. Cependant, il est à déplorer que l'auteure entretienne certains stéréotypes sexuels. Ce n'est pas « un tracteur à roues géantes pour creuser des barrages » mais un chat rose en peluche que reçoit Jiji dans *la Fête.*

Paradoxalement, son projet *Sophie, Pierrot et un crapaud* a été primé au concours *Pareille, pas pareils* organisé conjointement par le Conseil du statut de la femme et les ministères des Affaires culturelles, de l'Éducation et des Affaires sociales. Le coffret comprend un livre, un disque et un jeu. L'intention est louable mais le produit fini souffre d'inégalité. Le but est d'encourager l'égal épanouissement des deux sexes et l'ouvrage s'adresse aux enfants de 3 à 8 ans. Là est le hic : le tout-petit s'amusera (bien que les images du récit soient parfois trop chargées) alors que son aîné s'ennuiera, surtout avec le jeu. Inspiré du tangram, ce dernier propose des formes trop simples et le matériau utilisé est peu résistant. Je doute que ce jeu soit réellement stimulant et créateur.

L'histoire véhicule des images non sexistes. Sophie et Pierrot trouvent un crapaud à qui ils font faire toutes sortes de choses, sans se préoccuper de son sexe. Tout ça est beau, sauf qu'à la fin les enfants disent : « Il est si petit, je me demande s'il va être capable ? » Pourquoi une telle conclusion, guère optimiste ? On tombe de haut car on s'attendait plutôt à quelque chose comme : « Il est peut-être petit, mais je sais qu'il va réussir ». Cette interrogation n'a pas sa place dans ce projet éducatif.

Ginette Anfousse : une oeuvre en dents de scie. À des sommets succèdent des creux. Et des creux escortent les sommets.

Gisèle Guay

Ginette Anfousse. *Fabien 1 (Un Loup pour Rose)* et *Fabien 2 (Une nuit au pays des malices).* Montréal, Leméac, 40p. 8,95$ chacun.
Mon ami Pichou. La cachette. La varicelle. La chicane. L'hiver ou le bonhomme sept heures. Le savon. L'école. La fête. Montréal, la Courte Échelle. 4,95$ chacun. 2 livres avec disque ou cassette : 14,95$
Sophie, Pierrot et un crapaud. Montréal, la Courte Échelle. 14,95$ (livre, disque et jeu).

FAITES MARCHER VOS DROITS

Huit auteurs, six avocates et deux avocats, ont mis leurs connaissances en commun pour faire en sorte que la prévention soit préférée à la guérison. *Faites marcher vos droits* permet à tous et chacun de comprendre les multiples ficelles de l'appareil juridique. On y traite de sous-location, de voyage international, de garde des enfants, de faillite, de recours collectif, de cartes de crédit... Le livre à avoir, *avant* d'être mal pris. Disponible au « Y » des femmes au coût de 2,50$. YWCA. 1355 ouest, Dorchester. 866-9941.

G.G.

Le droit et les arts

Dès février, une nouvelle chronique qui visera entre autres à :

- décrire, commenter et expliquer l'ensemble des mécanismes juridiques rattachés à la protection légale des auteurs et créateurs;
- mettre en lumière les quelques rares et précieux outils de protection que la loi actuelle met à la disposition de tout artiste, en accordant une attention toute particulière à l'étude et à l'analyse de la loi canadienne sur les droits d'auteurs;
- suggérer aux lecteurs certaines avenues juridiques susceptibles d'améliorer la condition économique actuelle des créateurs;
- définir et préciser la nature des droits et privilèges concédés aux chorégraphes, danseurs et mimographes...

François Ferland



KAREN KAIN :

Concert gala avec l'Orchestre de Chambre Mcgill

La danseuse **Karen Kain** est née à Hamilton, Ontario. Après avoir étudié à l'École du *National Ballet*, elle devient membre de la compagnie en 1969 et soliste en 1970. Depuis lors, elle a dansé les plus grands rôles du répertoire : du *Lac des Cygnes* au *Sacre du Printemps*.

Karen Kain s'est produite avec le *Ballet du Bolshoï* dans le rôle de Gisèle, lors d'une tournée en Union soviétique, avec **Rudolf Nureyev** et le *London Festival Ballet* dans le rôle d'Aurore dans la Belle au Bois dormant, en Australie et en Angleterre, et avec l'*Opéra Ballet de Vienne*... elle a également travaillé avec le *Ballet de Marseille de Roland Petit.*

En 1973, elle emporta la médaille d'argent à la compétition internationale de ballet classique à Moscou et le 1er prix pour un pas de deux avec Frank Augustyn.

En 1974, Karen Kain fit sensation à Paris dans *Les intermittences du coeur*, un ballet créé spécialement pour elle par **Roland Petit** et en 1976 répéta l'expérience avec une autre pièce de Petit : *Nana.* En 1980, ce fut New York où la critique l'accueillit avec beaucoup d'éloges. Depuis, le Japon, la Corée, l'Italie... ont reçu sa visite.

En reconnaissance de sa contribution à la danse, Karen Kain s'est vue décerner le titre d'Officier de l'Ordre du Canada.

Le 30 janvier, l'*Orchestre de Chambre McGill* sous la direction d'**Alexander Brott** présentera un concert gala avec la participation de Karen Kain qui interprétera une chorégraphie de **Constantin Patsalas** sur la *Sinfonie en sol majeur* R.V. 146 de **Vivaldi**. Ce sera la première fois qu'elle interprétera une oeuvre baroque. Elle dansera également *Le Cygne*, extrait du *Carnaval des Animaux* de **Saint-Saëns**.

Au même programme, **Bouchard et Morisset**, pianistes-duettistes de renom, joueront le *Concerto pour deux pianos* en do majeur de **Bach** ainsi que le *Carnaval des Animaux* de Saint-Saëns.

Les billets seront en vente à la Place des Arts à partir du 12 décembre.

C.G.

À pas de géant s'impose le Petit à Petit.

LE THÉÂTRE PETIT À PETIT, COLLECTIF DE CRÉATION ET D'ANIMATION, PRÉSENTE UNE PIÈCE EN TROIS DIMENSIONS : LES CAUCHEMARS DU GRAND MONDE, DE GILBERT TURP.

Engagés dans une démarche de « collégialité », les membres du *Théâtre Petit à Petit* veulent « faire un théâtre de contenu où les valeurs amenées sont avant tout des moteurs d'expression, de socialisation et d'imagination ». Voilà l'objectif que ce collectif de création et d'animation s'entend à respecter, ceci en demeurant attentif aux besoins et aux changements perpétuels observés tant chez le public que chez les praticiens eux-mêmes. La présente saison confirme l'essor de cette troupe au sein du milieu théâtral montréalais. Son essor et son importance. Alors que le « jeune théâtre » se fait de moins en moins jeune et témoigne d'un réel essoufflement, le *Petit à Petit*, en héritant des premières démarches et des recherches entreprises dans les années 70, s'impose aujourd'hui, après seulement six ans d'existence et onze créations à son actif, avec une étonnante maturité et une redoutable vitalité.

➤



Ainsi, la prochaine production à l'affiche indiquera une fois de plus la volonté du *Théâtre Petit à Petit* de lier « forme et contenu, actualisation et divertissement, humour et sensibilité pour établir un rapport essentiel avec le spectateur ». Il s'agit d'un projet élaboré à partir d'un texte de **Gilbert Turp**, un drame burlesque : *Les cauchemars du grand monde*. Afin de démontrer la nécessité de ne jamais dissocier le texte théâtral des conditions de sa production, pour engager aussi une réforme indispensable à la création d'oeuvres dramatiques spécifiquement faites pour la scène, ce texte de Gilbert Turp fera l'objet d'un traitement spécial. En effet, trois versions scéniques différentes seront présentées à partir du même texte. Élaborées sur une mise en scène fondatrice signée par l'auteur, les lectures parallèles de **Jean-Luc Denis** et **Claude Poissant** permettront une multiplicité des points de vue sur un même texte et serviront certainement à opérer un « détournement de l'unidimensionnalité du théâtre québécois » comme le souhaite d'ailleurs Gilbert Turp.

Le travail du metteur en scène, qui permet à l'oeuvre textuelle d'atteindre sa représentation dans l'espace, est souvent mal considéré sinon ignoré par le spectateur. Avec cette création « à trois dimensions » des *Cauchemars du grand monde*, le public sera donc amené à porter un jugement sur les différentes propositions qui lui seront faites et la nécessité de poser un choix lui permettra aussi de déroger à sa passivité habituelle, à son état de contemplation dans le noir de la salle. Ceci relancera certainement la discussion concernant le rôle du metteur en scène dans la production du spectacle et démontrera évidemment la qualité de la « partition » écrite, capable ou non de supporter plusieurs traitements, plusieurs lectures. Un texte confronté de cette façon aux dures exigences de la production doit pouvoir offrir suffisamment de soustexte, une matière riche qui présente plusieurs sens possibles, différentes voies d'interprétation.



Martin L'Abbé

Du microcosme au macrocosme

Le drame burlesque de Gilbert Turp, écrit entre juillet 1979 et décembre 1980, se veut l'histoire d'une dépression. Symbole d'une dépression collective (?), l'action, située à Outremont, témoigne sans aucun doute de la « débandade morale d'une certaine élite sociale ». Ici, le conflit familial engendré par l'éternel débat entre les générations (qui se succèdent aujourd'hui avec un écart de moins en moins grand entre chacune) se pose comme microcosme, comme l'image réduite d'un autre monde, c'est-à-dire le macrocosme social avec ses problèmes plus vastes, ses questionnements plus profonds peut-être.

À travers *Les Cauchemars du grand monde* passe toute une réflexion sur la confrontation possible ou non avec le pouvoir établi, sur les échecs des mouvements de la contre-culture, sur l'imposition des relations de pouvoir dans nos sociétés post-industrielles. Le pouvoir est un thème cher à **Gilbert Turp**. Toutefois, si une correspondance à des événements socio-historiques déterminés semble pouvoir être établie, l'auteur insiste pour que son texte ne soit pas ainsi fixé selon une seule grille d'analyse. Le drame de Vendôme (1), qui voit soudainement son univers s'écrouler, ses codes d'honneur, ses petits pouvoirs et ses valeurs bafoués, est de sombrer ainsi peu à peu dans la dépression, tragiquement, comme si cela devait être sa destinée et sans qu'il ne parvienne à contrôler les situations. Pour les individus qui ne parvenaient pas jusqu'à maintenant à se dégager de son autorité, les relations de pouvoir semblaient incontournables. Mais ce crépuscule des Dieux (ou de l'un d'entre eux, forcé à devenir le fantôme de ce qu'il a été) entraînera-t-il l'abolition de toute relation de pouvoir ?...

Polysémie du texte théâtral

Ce projet du *Théâtre Petit à Petit* visant à offrir trois représentations d'un même texte répondra à une exigence : celle de démontrer le caractère polysémique du produit théâtral qui, construit comme une vaste structure signifiante, permet à chacun des producteurs de sens à l'intérieur d'un spectacle (auteur, metteur en scène, comédiens, équipe technique, etc.) de devenir chacun à leur façon et sans qu'il y ait aucune hiérarchisation un élément essentiel du système global de la représentation.

Deux autres productions

Mais ce projet du *Théâtre Petit à Petit*, même s'il fait figure d'événement, n'est pas le seul auquel il vaille la peine de porter attention. Toujours engagés dans la création de spectacles pour adolescents, les membres de la troupe promènent actuellement en tournée *Arture* et, après avoir tenu l'affiche un mois l'hiver dernier au *Théâtre d'Aujourd'hui* et avoir été présenté à différentes occasions, lors de festivals par exemple, ce spectacle sera de nouveau à Montréal pour une seule représentation le 3 décembre. Personnage attentif à toutes les formes d'expression artistique, *Arture* est mis en contact avec des artistes orientés, chacun à leur façon, dans une pratique spécifique. Posant la question de l'utilité de l'art, il ouvre sa porte pour découvrir et connaître...

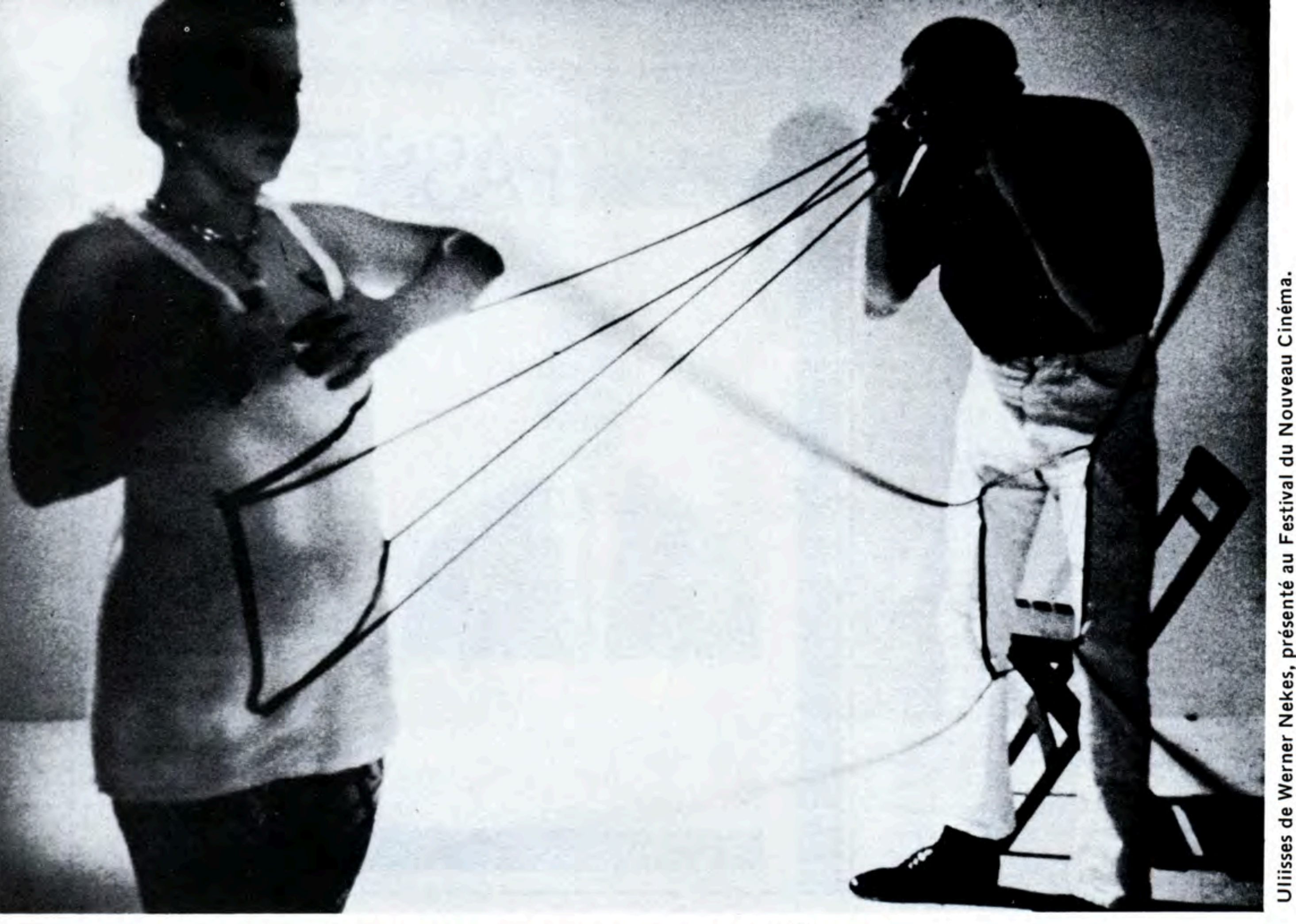
Et il ne faudrait pas non plus ignorer les dernières représentations d'*Où est-ce qu'elle est ma gang*? à l'Auditorium du Pavillon Lafontaine et ce, durant la période des Fêtes. Conçue à partir d'ateliers avec des étudiants d'une polyvalente la pièce dresse un portrait terriblement juste des préoccupations des adolescents, de leurs problèmes tant sociaux qu'affectifs. Mais la grande qualité de ce spectacle réside sans doute dans sa capacité à rejoindre directement le public très précis des adolescents, ceci sans tomber dans la facilité, les lieux communs ou le paternalisme. Plutôt que de subir les monuments d'ennui à prétention éducative diffusés à la télé !...

Une autre reprise

Finalement, je m'en voudrais de ne pas souligner une autre production présentée en reprise et qui, si elle n'est pas du *Petit à Petit*, s'impose avec ce même esprit de renouveau thématique et formel : *Syncope* de René Gingras, cette « histoire de rencontre à trois » inaugure une dramaturgie nouvelle où les rôles masculins échappent enfin aux stéréotypes. Avec *Syncope* est opérée une brèche dans l'univers mâle traditionnellement montré à la scène : on y découvre trois hommes dans une atmosphère ambiguë de confidences, de violence et de tendresse. Réjouissant ! (Pour les renseignements d'ordre technique concernant ces spectacles, consulter la section théâtre du guide.)

Stéphane Lépine

(1) « L'individu au complet trois pièces qui, par son pouvoir, affecte notre vie de tous les jours (et qui) semble n'avoir de comptes à rendre à personne », ce même individu que le group *Tess Imaginaire* se plaît à décrire sur un mode « surréel ».



Ulisses de Werner Nekes, présenté au Festival du Nouveau Cinéma.

DU NOUVEAU CINÉMA AU CINÉMA EXPÉRIMENTAL

1) LE 12e FESTIVAL

DU NOUVEAU CINÉMA... UN BILAN RAPIDE :

Ah ! Les festivals, ces grands machins qui se déplient dans tous les sens !... Comment les prendre ?... Par quel bout attaquer ?

Le mieux, finalement, est de procéder par ordre. Jetons un coup d'œil furtif au menu du luxueux programme.

Une couverture percutante, des photos, des synopsis, des fiches techniques... des noms connus sur lesquels on remet des bouts de mémoire... et puis d'autres qui restent flous. Il y a ceux qui ont déjà fait le tour du monde en quelques festivals confrères et puis les moins chanceux, dont on n'indique rien et qui attendent avec la dernière impatience les projections de presse qui leur vaudront... peut-être, quelques lignes dans les quotidiens.

Mais cette foire d'empoigne aux images, aussi cruelle soit-elle pour les perdants, n'est-elle pas en dernier ressort le baromètre le plus spontané en matière de cinéma de création ?... Car si beaucoup sont appelés des quatre coins du monde par les organisateurs, c'est par le public que peu d'entre eux seront élus, mais fermement et avec passion.

Néanmoins, c'est dans ce réservoir du véritable cinéma d'auteur que se trouvent déjà les ferments utiles au cinéma et aux cinéastes de demain.

Devant les multiples controverses suscitées par les choix et les goûts du public, le mieux est peut-être encore de laisser faire le temps, qui, en matière de décision, aura finalement toujours le dernier mot.

QUELQUES TENDANCES TOUTEFOIS !...

Les surprises, les innovations, les nouveaux chemins de la création, auront été rares si ce n'est justement dans une manière de rappeler et d'améliorer le déjà vu.

Le documentaire... cette année a souvent été l'occasion de rendre hommage à des marginaux que sont par exemple : **William Burroughs**, **Julian Beck** du Living Theatre ou encore **Gilles Scott Heron**, le bluesman. Paradoxalement, la structure même des films reportages qui sont censés les mettre en valeur est si ordinaire, pour ne pas dire bâclée dans certains cas, que le propos du film s'en trouve déjà réduit de moitié. Le temps où l'esthétique, la plastique des images effrayaient le contenu souvent austère des films engagés est pourtant révolu.

Le « no future » des punks a souvent et paradoxalement été doublé d'un véritable désir d'organisation comme arme contre l'ennemi. Ce sentiment-là a fini par déteindre sur la génération des 80 et c'est sur ses traces que s'embusquent les « Guerrières » de *Born In Flames* de Lizzie Borden. Un film qui nous raconte par le menu, où en sont les luttes de femmes aux États-Unis et particulièrement à New York. Si l'attention du spectateur reste constante c'est que le propos reste percutant avec un montage rapide voire même saccadé, la variété des plans et des séquences est extrême, l'utilisation de la vidéo nullement gratuite. Au bout du compte, le type même trop rare de films, tout à fait bien inscrit dans les heurts et les petites guérillas de son époque, sans pour autant tomber dans le phénomène de mode.

LA FICTION

De même, l'extrême lenteur et la minceur des propos, façon très Nouvelle Vague, d'un bon nombre de films de fiction ne sont-elles pas aujourd'hui en rupture avec la priorité de l'urgence des temps modernes ?

Si l'*Uliisses* de **Werner Nekes** fut l'un des succès les plus controversés de ce festival, c'est déjà la preuve qu'il était difficile de rester insensible à ce tir de barrage en règle, à cette mitraille qui dura 85 minutes.

S'il n'innove en rien au plan des techniques de prises de vues – surimpression et bricolage de toutes sortes –, il est cependant un rappel brillamment illustré de toutes ces techniques au service d'une histoire à sketches largement débridée. En effet, enfant naturel de la *Marilyn* de **Warhol** et de la troupe des **Monty Python**, cet *Uliisses* moderne (avec deux i) va tenter de retrouver, au cours de péripéties très psychédéliques et néanmoins actuelles, le chemin d'une vie plus tranquille dans son île.

LE CHARME

S'il fallait discerner le décernable, **Henri Alekan** le grand directeur de la photo dans *La Belle et la Bête* de Cocteau aurait largement mérité la médaille du charme de ce 12e festival. Allure papillonnante, une douceur dans le regard, la simplicité tous azimuts, ce personnage à la Prévert (qu'il a bien connu) cet artiste de la lumière qui donne du relief aux images qu'il façonne, réussit l'exploit à 74 ans, soit 37 ans après *La Belle et la Bête,* de se retrouver au premier plan du cinéma de création au côté de **Wim Wenders**, de **Raul Ruiz**, ou encore de **Robbe-Grillet**.

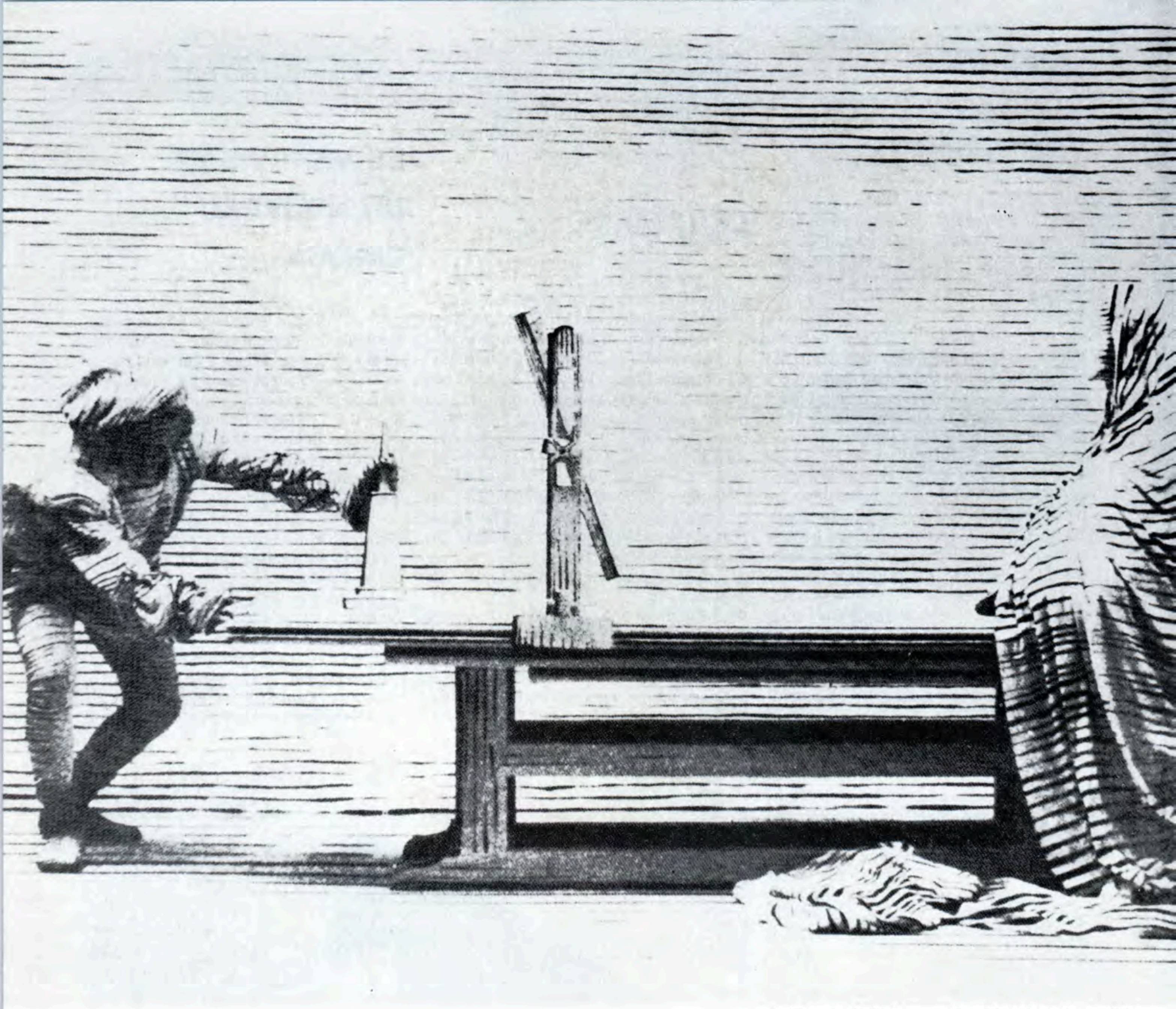
Q : « Monsieur Alekan, quels sont vos projets ? »

R : « Je m'occupe toujours de cours de cinéma et j'ai aussi quelques propositions de films. **Werner Schroeter** m'a sauté dans les bras hier soir, il veut que je fasse l'image dans son prochain film... Et puis tiens ! Voilà le scénario du prochain film d'**Elma Sanders**, mais à mon âge il faut faire attention... je ne sais pas ! Qu'en pensez-vous ?... »

LE VRAI VISAGE DU NOUVEAU CINÉMA

Alors que **Wim Wenders** nous annonçait l'année dernière la fin prochaine du cinéma dans *L'État des choses* tourné au Portugal, tout près, juste avant et avec plus ou moins la même équipe, **Raul Ruiz** réinventait une fois de plus avec *Le Territoire* son idée d'un beau cinéma moderne où l'improvisation sert continuellement de moteur à structurer une pensée multicolore.

C'est dire si l'on attendait avec impatience la suite des aventures du créateur du magnifique *Le Toit de la baleine* présenté l'an dernier. Les avis, là encore, s'ils ont été partagés entre *Le Territoire* et le plus récent *Les Trois couronnes du matelot,* ont néanmoins convergé vers la reconnaissance de l'art du très prolifique « tourneur de films ». Tourneur, **Raul Ruiz** a dû l'être lors de l'une de ses vies antérieures, car au grand ➤



L'Ange, le 5 février au Cinéma Parallèle.

dépit de ceux qui n'arrivent pas à travailler, le Chilien, lui, enfile les bouts de pellicules trouvés sur son chemin d'artisan du cinéma, comme on enfile les perles. Cette métaphore qui ne doit rien au hasard, témoigne au contraire de la richesse d'un travail à travers lequel il restitue ses emprunts avec éclat et intérêt, qu'il s'agisse de pellicule, de son compère Alekan ou encore de ses sources, de Wells à Bunuel.

Le bonhomme, lui, timide, est volontiers disponible au lourd questionnement des journalistes qui continuent d'avancer dans ses films comme on joue au jeu de l'oie à cloche-pied.

Q : « On a l'impression de ne jamais trop savoir où l'on va avec vos histoires ? »

R : « J'espère bien !... Les Américains, dont on dit qu'ils sont de grands conteurs d'histoires, ont finalement réussi à amener le cinéma au niveau d'un match de football dont on connaîtrait le début et la fin. D'un côté, les bons, de l'autre, les méchants... Quant à moi, c'est très simple, j'essaie de briser les archétypes habituels du récit... Je prends par exemple... Montréal !... à laquelle ville j'ajoute... une princesse, ce qui n'est déjà pas très courant... et puis, je ne sais pas !... on pourrait mettre des palmiers par exemple, et ainsi de suite... »

Q : « En 77, lors de la sortie de *L'Hypothèse du tableau volé*, le tout-Paris branché n'avait qu'un mot à la bouche : Ruiz ! Le film a-t-il bien marché ? »

R : « À cette époque, j'avais rencontré Paul Vecchiali qui m'avait parlé de la même chose : « Tout le monde en parle !... Résultat, tu vas voir... 80 entrées ! »... Eh bien ! il ne s'était pas trompé de beaucoup !... (Rires) »

EN BREF

De ces cent cinquante films, quels sont ceux qui resteront en dehors des têtes d'affiches ? **Raul Ruiz** est déjà presque un auteur confirmé. Quant à **Godard**, peut-on vraiment parler de Cinéma Nouveau lorsque celui-ci « rame » depuis plus de vingt ans pour obtenir un signe en retour. La récompense très largement justifiée de *Prénom : Carmen* à Venise, si elle met fin à la malédiction d'un cinéaste brillamment actuel, ouvre au contraire les portes de l'espoir à toute une génération de nouveaux auteurs pour qui le double sens du mot « recette », n'existe pas encore dans leur manuel du « Petit artisan-cinéaste illustré ».



Avis: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage — éviter d'inhaler.
Moyenne par cigarette — Formats Régulier et King Size: "goudron" 14 mg, nicotine 1.1 mg.

2) ATTENTION !... UN FESTIVAL DE CINÉMA EXPÉRIMENTAL PEUT EN CACHER UN AUTRE



◄Fumées, le 15 janvier au MBA.

« Hués aujourd'hui, récompensés demain !... », c'est peut-être à partir de cette incertitude que **Dominique Noguez** a eu l'idée d'une rétrospective de *Trente ans de cinéma expérimental français*, présentée en octobre 82 au Centre Pompidou à Paris et qui se tiendra du 12 janvier au 5 février 1984 au Musée des Beaux Arts, à la Cinémathèque et au Cinéma Parallèle.

« Le cinéma commercial est recensable, recensé, généralement conservé. Dix, vingt critiques en dressent chaque année des répertoires et des index gourmands. Mais le cinéma expérimental est souvent enfant de la solitude et des marges, dispersé, introuvable, oublié, parfois même clandestin. Et je ne parle pas des cinéastes qui détruisent leurs films ou ne veulent plus les montrer, des problèmes de droits... La présente rétrospective – 36 programmes, 134 cinéastes, 173 films – est encore ajourée de lacunes, d'oublis, d'injustices peut-être (car j'ai dû choisir parmi un millier d'oeuvres) ; je crois cependant que c'est la plus complète qu'on pouvait mettre aujourd'hui sur pied, la plus apte aussi à faire ressortir la richesse et la variété d'un des cinémas expérimentaux jusqu'ici les plus mal connus du monde. »

Dominique Noguez

C'est à cet égard que le protecteur du cinéma expérimental (lire *Éloge au cinéma expérimental*) viendra en personne s'expliquer de ses choix le dimanche 15 janvier à l'auditorium du Musée.

Avant cela, le programme aura déjà été l'occasion de passer au peigne fin les procédés les plus originaux de traitement de la pellicule. Cela va des traitements physiques bruts : peinture, piquage à la machine à coudre, attaque à l'acide, recherche en laboratoire de couleurs inhabituelles, montage de chutes de films tournés par d'autres... à des traitements mécaniques non moins barbares : suppression du synchronisme entre l'image et le son, éviction du support même de l'image cinématographique, superposition de caches géométriques devant le faisceau lumineux, participation des spectateurs présents à la bande-son... en passant par le traitement psychologique plus sage : l'écran noir de **Marguerite Duras** dans *L'Homme atlantique*, les superpositions psychédéliques de **Pierre Clémenti**... Bref ! tout le bagage expérimental sur trente ans de films d'auteurs très personnels.

Enfin, la rétrospective sera l'occasion de découvrir les premières oeuvres cinématographiques de personnalités du monde du 8ᵉ art comme : **Jean Cocteau**, *La Villa Santo-Sospir* ; **Kenneth Anger**, *La Lune des lapins* ; **Alain Fleisher**, *Montage IV* ; **Philippe Garrel**, *Athanor* ; **Marcel Hanoun, Georges Rey, Marguerite Duras, Alexandre Alexeieff et même Dominique Noguez**... ainsi que de personnalités du monde littéraire comme **Jean Genêt**, *Un Chant d'amour* ou encore de peintres énergumènes comme **Isidore Isou**, *Traité de bave et d'éternité* et d'un tas d'autres gens, explorateurs momentanés de l'image et du son.

3) EN ATTENDANT...

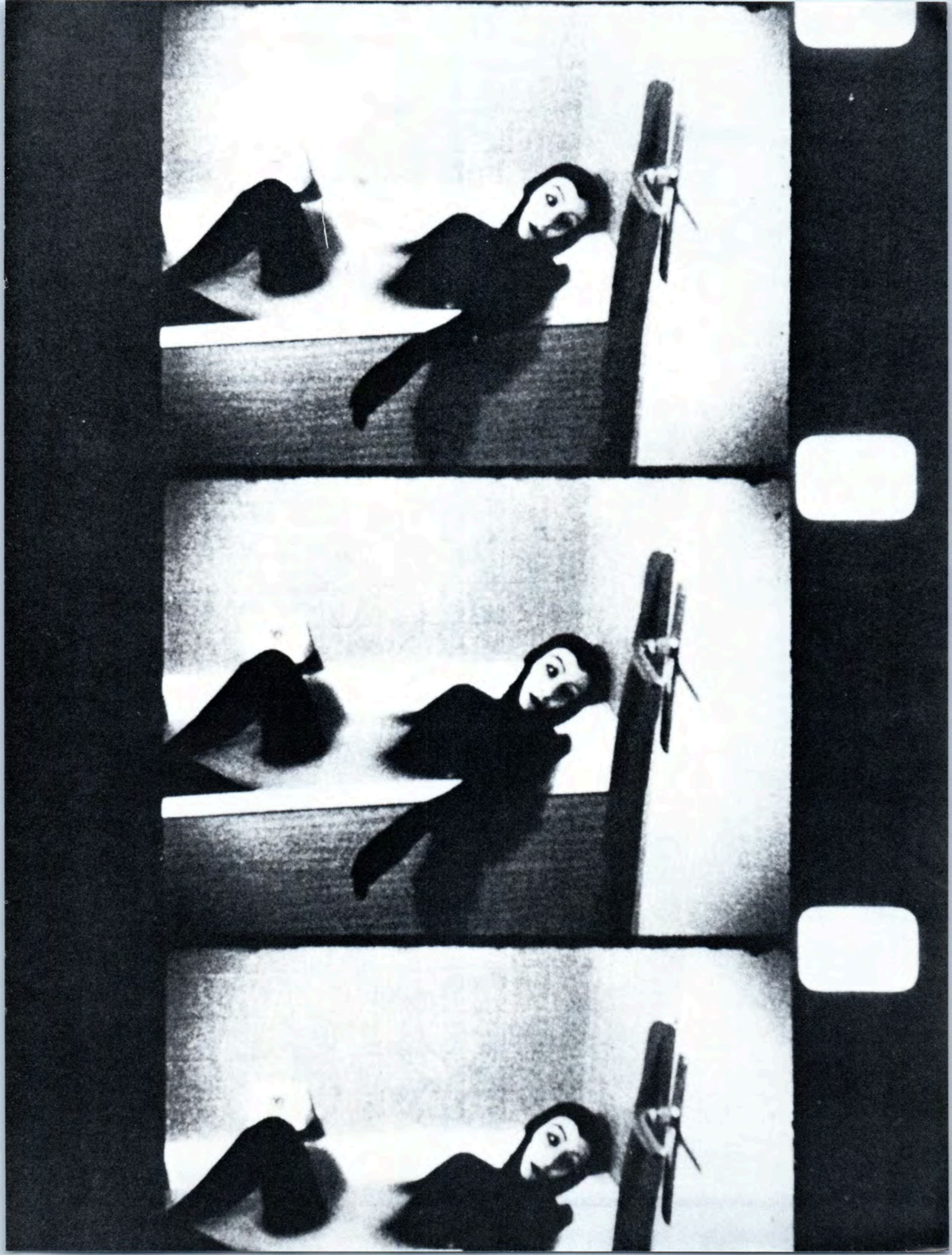
...ces agapes musclées, il reste le temps d'aller voir le très intéressant film d'**Arthur Lamothe**, *Mémoire battante*. Un récit d'une beauté austère qui cherche à remplir les pointillés de l'histoire commune des Québécois et des Indiens en évoquant un univers poétique et spirituel chargé de fantômes dont on se prend à espérer qu'ils viennent un peu plus souvent rendre visite à la conscience un peu avachie (il faut bien le dire) des Blancs.

Plus traditionnelle et facile à lire est l'excellente dernière production des « Walt Disney Pictures », *Never Cry Wolf* de **Carroll Ballard**, une histoire qui comme la précédente flirte intelligemment avec l'écologie. Un film plein de contrastes, l'immensité du grand nord à laquelle un jeune biologiste « la tête dans les étoiles » se retrouve confronté, la démarche enfin respectueuse d'un scientifique envers la nature et le sujet qu'il étudie : les loups.

Le ton du film oscille entre un intimisme fort bien épaulé par une image grandiose et un humour d'une légèreté tout à fait réjouissante. Un beau film d'hiver ! ■

Alain Malgras

General Picture, le 31 janvier au Cinéma Parallèle.





La guerre: un jeu dangereux qui s'apprend...

Une rubrique de politique internationale

Cet article sur le Tchad est le premier d'une série. Il s'agira dans cette rubrique d'analyser régulièrement les points chauds de la politique internationale en tenant compte des données géopolitiques globales. Aujourd'hui, nous avons analysé la crise tchadienne ; demain, la Grenade, très certainement, ou le Liban, puis le Zaïre, l'Allemagne de l'Ouest, le Surinam, etc..., selon ce que nous dictera la pertinence des événements, de leur contexte et de la couverture que les médias de masse leur accordent ou pas. Périodiquement, nous jetterons un regard différent sur le monde.

J.-V.N.


Combattants du Front de Libération nationale du Tchad.

IMBROGLIO TCHADIEN

« Le monde, aujourd'hui, n'est plus le même que celui de 1885. Le cartel des seigneurs coloniaux a éclaté. L'ennemi des peuples n'est plus un, il est pluriel. Les impérialistes sont multiples. Ils se combattent entre eux.
Un mouvement de libération peut donc jouer sur leurs contradictions. Il peut dresser un oppresseur potentiel contre un oppresseur actuel.
En ce dernier quart du XXe siècle, une part de la victoire ou de l'échec d'un mouvement de libération dépend de la capacité de celui-ci de nouer des alliances utiles, mais aussi de les limiter, de les rompre le moment venu. »
Jean Ziegler : *Contre l'ordre du monde, Les Rebelles.* Éd. du Seuil, mars 1983, page 292.

1963-1983 : Deux décennies de troubles et de guerre civile

Dire aujourd'hui que l'Afrique est une terre convoitée, c'est révéler un secret de polichinelle. Le Tchad, l'un des pays les plus pauvres de la terre, est devenu une proie facile pour les grandes puissances, qu'elles soient mondiales ou régionales.

Les médias occidentaux ont longtemps négligé ou ignoré ce pays africain. Seuls des événements plus spectaculaires que fondamentalement déterminants ont sporadiquement attiré les lampions de l'actualité. Le Tchad est méconnu par le public occidental. Cette méconnaissance est entretenue par la désinformation systématique de médias eux-mêmes « ignorants ». Il y a quelques mois, ces médias ne juraient que par le Tchad. La rhétorique habituelle nous présentait un avant-poste de « l'ordre, de la démocratie et de la légitimité », bref, de l'occident reaganien prêt à basculer dans le camp adverse. Aujourd'hui, on n'entend plus parler du Tchad. Il y a comme ça des pays dont on ne nous parle que tous les dix ans, ou presque...

La seule période durant laquelle le Tchad post-colonial a connu une paix relative a duré pendant trois ans, après l'indépendance de 1960. Pour réprimer une contestation et des insurrections qui ne cessaient de s'amplifier, le gouvernement de **Tombalbaye** fit souvent appel aux troupes françaises qui se retrouvèrent ainsi prises dans un engrenage de plus en plus coûteux. Plusieurs fois, la France retira ses troupes du Tchad et plusieurs fois, elle les ramena. En 1973, la Libye occupait la bande d'Aouzou, se basant sur un vieux traité de 1935, que le gouvernement italien d'alors, puissance occupante de la Tripolitaine, n'avait d'ailleurs jamais ratifié.

L'histoire du Tchad se compliquera davantage lors de la prise en otage de l'ethnologue française **Françoise Claustre** par **Hissène Habré.** Après trois ans de séquestration, Mme Claustre sera libérée par le **Frolinat** (Front de Libération nationale du Tchad) de **Goukouni Oueddei.** Porté au pouvoir après un coup d'État en avril 1975, le général **Malloum** se vit obligé d'accepter Hissène Habré comme chef de gouvernement ; mais l'accord fragile ne devait pas faire long feu. La guerre civile battait son plein et les cadavres jonchaient les rues de la capitale, N'Djamena.

Acteurs et enjeux

Goukouni Oueddei:
un homme du désert...

➤ **Goukouni Oueddei**, fort de l'appui des onze tendances du GUNT (Gouvernement d'Union nationale de transition) qui fut formé à Lagos un an plus tôt, lance une offensive militaire qui finira par déloger **Hissène Habré** du pouvoir en 1980 ; la France, qui a rappelé ses troupes, se prépare à élire un président socialiste. Alliées au président Goukouni, les troupes libyennes entrent à N'Djamena. Mais après le départ volontaire de celles-ci, Hissène Habré, qui avait pris le maquis au Soudan, reprend la capitale le 17 juin 1982. Son gouvernement sera reconnu par le dernier sommet de l'OUA (Organisation de l'Unité africaine), à Addis-Abéba, un an plus tard.

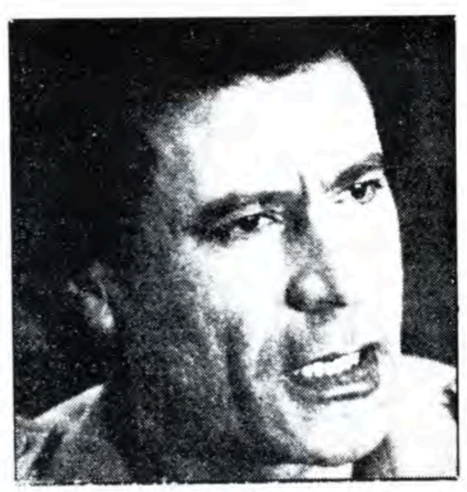
Il y a quelques mois, avec la fidélité d'une horloge, un scénario fort connu s'est répété : avec l'aide de la Libye, les forces du GUNT ont repris Faya-Largeau, importante palmeraie stratégique. Pendant le temps qu'a duré cette crise, on a assisté à une mobilisation militaire spectaculaire des États-Unis, de la France et de leurs alliés, notamment le Zaïre. L'élément nouveau de ces derniers mois est l'internationalisation du conflit. Mais depuis le mois d'août 83, c'est le statu quo sur le plan militaire.

Quels sont les objectifs des parties en présence dans ce pays qui en réalité, contrairement à ce que les médias ont dit, ne présente aucune valeur stratégique majeure ? Les amateurs des formules faciles et des raccourcis définissent souvent tous les conflits africains comme étant des rivalités tribales, entre ethnies qui se détestent ou entre régions, nordistes versus sudistes par exemple. Rien n'est moins vrai. La caricature voudrait qu'au Tchad, le Nord soit musulman-blanc et que le Sud soit christianisé, majoritairement noir. Faut-il préciser que dans ce pays, beaucoup de musulmans sont noirs et sédentaires et que les Arabes ne sont pas seulement au Nord ; ils couvrent aussi toute la moitié orientale du Sud. Les deux hommes les plus en vue dans le conflit tchadien sont de deux clans différents, mais de la même ethnie.

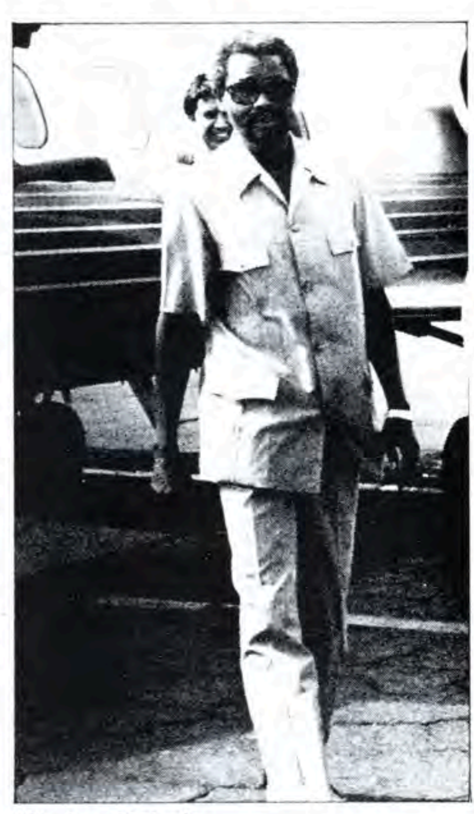
Goukouni Oueddei est un Téda du massif, du clan Tomagra, dont il est le fils de l'ancien chef coutumier, le Derdé. C'est un enfant du désert, qui n'a pas eu le même parcours que son ennemi juré.

Hissène Habré est un Daza de la plaine, du clan Anakasa. Il est bon de préciser que pour nommer les Dazas, les Arabes utilisent le terme de Goranes alors que pour les Tédas, les Européens préfèrent celui de Toubous, qu'ils ont étendu aux deux groupes. Contrairement à Goukouni Oueddei qui a toujours vécu sur le terrain, Hissène Habré a fait des études à la Sorbonne, à Paris, où il aurait connu Françoise Claustre, qu'il allait plus tard enlever. Les deux frères ennemis se disputent le Tchad depuis une bonne décennie. Ils sont devenus les marionnettes de diverses influences extérieures.

La France de François Mitterrand se demande encore comment sortir du guêpier tchadien. Au départ, elle voulait « aider » un pays anciennement colonisé avec qui elle avait signé des accords de coopération et d'intervention. La première intervention tchadienne eut lieu bien avant l'arrivée du colonel **Kadhafi** au pouvoir. Aujourd'hui, le président Mitterrand cherche surtout à rassurer les pays qui sont restés sous la sphère de l'influence française. Il s'agit aussi peut-être de stopper les visées américaines en Afrique. Washington aimerait bien damer le pion à Paris « sur son terrain »... La France risque d'être à la merci d'une mobilisation des forces de Hissène Habré, actuellement au pouvoir : il s'agira alors de décider si elle emboîte le pas ou si elle laisse son allié aller à une configuration certaine.



Le Colonel Kadhafi:
visionnaire imprévisible



Hissène Habré:
intellectuel, rebelle,
kidnappeur, chef d'Etat.

Les États-Unis ont trouvé dans la crise tchadienne l'occasion de se frotter à la Libye. Depuis que Reagan cherche à donner une leçon à celui qui fut considéré un moment à la Maison Blan-

che comme l'ennemi public numéro un, il y avait là une bonne aubaine. Avions radars AWACS et missiles « red eye » ont tout de suite été dépêchés, ainsi que quelques conseillers militaires. Une aide financière a été accordée au Zaïre – pays en banqueroute – pour qu'il appuie l'intervention. La démarche américaine a même paru forcer la main aux Français pour que ceux-ci interviennent un peu plus vigoureusement. Les Américains attendent patiemment le jour où ils pourront faire aux pays africains une démonstration de force ; ils pensent ainsi recueillir quelques gains diplomatiques, auprès des États dits modérés.

La Libye cache mal ses visées territoriales, même si elle peut invoquer un vieux traité qui est pratiquement nul. Il faut pourtant souligner que les problèmes du Tchad n'ont pas commencé avec la Libye. Sur le plan stratégique, les Libyens ont fait preuve de possibilités impressionnantes, grâce à leurs moyens logistiques. Ils n'hésiteront pas à faire monter les enjeux pour montrer qu'ils peuvent tenir tête à l'Amérique.

La France, par une implication plus ancienne, porte une responsabilité évidente : elle doit – et elle peut – aider les uns et les autres à trouver une solution honorable et durable. Déjà, à la fin du siècle dernier, une phase de l'histoire tchadienne pouvait laisser présager ce qui aujourd'hui étonne le monde. Rabbah était un intégriste islamisé qui voulait répandre sa religion – même par la force des armes – le plus loin possible, jusqu'au Fouta – Djalon. La France, voulant « préserver » ses colonies, décide d'arrêter l'avance de Rabbah, au Tchad. Diverses colonnes, parties du Gabon notamment, vont traverser des pays entiers. Elles sont commandées par des généraux (Foureau, Lamy) qui vont donner leurs noms à diverses villes : *Fort-Foureau, Fort-Lamy* (ancien nom de N'Djamena). C'est justement vers Fort-Lamy que les Français abattent Rabbah. Aujourd'hui, d'autres Français ont trouvé sur leur route, Kadhafi. Ce dernier n'est pas Rabbah, et 1983 n'est pas 1900. Les alliances internationales, l'armement militaire, les luttes de libération, les chocs idéologiques, l'indépendance des pays, tout a changé et rien n'est plus comme avant. Il est révélateur qu'en moins d'une semaine, pendant la dernière « crise » tchadienne, les États-Unis aient fourni une aide militaire (25 millions de dollars) qui dépasse de loin les recettes annuelles du Tchad. Mirages français et missiles américains pourront arrêter Khadafi ; mais ce ne sont pas les armes qui stopperont l'avancée du désert ; beaucoup d'enfants et d'adultes continuent à mourir de faim, en attendant que les lampions de l'actualité veuillent bien se tourner vers eux. ■

Jean-Victor Nkolo

L'AMANT SONGE

PROPOS SUR UNE AFFAIRE DE MOEURS

Alors, l'amant songe aux mensonges qui le montrent du doigt et causent sa peine, au nom d'une vérité violée, au nom d'une certitude qui tue.

L'intimité est une valeur sacrée, lieu privilégié de la tendresse, l'intimité cherche à garder pour elle ses secrets jaloux. (Dans la pénombre d'une chambre, les amants se retrouvent, loin des regards, ils se livrent à leur amour, ou du moins, à sa gestuelle). Il s'agit ici du lieu, notre propos n'est pas de justifier l'amour, au demeurant injustifiable, mais de commenter subjectivement la réaction de certains médias (sinon tous) par rapport au scandale qui nous concerne. J'ai nommé l'affaire de moeurs impliquant ces personnes homosexuelles appréhendées dans des salles de toilette publiques, en flagrant délit de grossière indécence, cet été, s'adonnant à cette sexualité si choquante, voire obscène, parce que rendue publique.

On ne se doute pas, ou peu, de l'opprobe qui entraîne souvent, trop souvent, le gai dans des situations qu'il ne souhaite pas plus que l'ensemble de la population. Certes, l'exhibitionnisme est répréhensible aux yeux d'une société encore bien prude. Mais qu'en est-il de la caricature des personnes homosexuelles véhiculée par les médias qui profitent de la nouvelle : « Deux maniaques sexuels appréhendés à Longueuil » (dans les toilettes du métro), pour travestir la réalité, et dénoncer des monstres qui sont loin de l'être ?

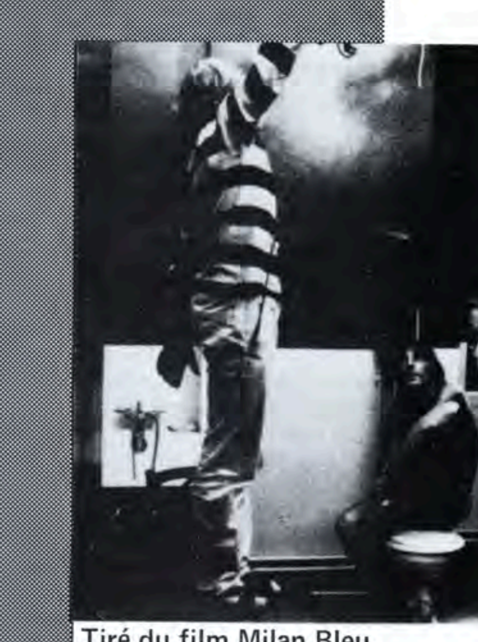
Le scandale n'est pas d'avoir bandé en public, c'est d'y être conditionné... par l'ignorance des uns et le silence des autres !

Nous nous engageons sur un terrain glissant, un plancher de chiotte couvert de sperme. Pourquoi une toilette, publique de surcroît ? La vôtre aurait pu suffire, si vraiment c'est l'odeur de l'urine qui vous excite. Mais ça ne semble pas être le cas. Une certaine bigotte, journaliste à *La Presse*, a bien posé la question, la réponse qu'elle amène dans son article, est d'autant plus insignifiante que ce n'est pas à une personne homosexuelle qu'elle l'a posée, mais au sergent-détective chargé de l'enquête. On peut lire qu'il s'agirait d'un « thrill », le même imbécile nous apprend que « c'est fréquent chez les homosexuels ». S'il est vrai que le réseau de toilettes fréquenté par les gais est assez impressionnant, à travers toute la ville, tous les pays, et même à travers toutes les époques, il est singulièrement faux de penser que la majorité des gais se prêtent à ce tourisme sexuel. Faux et discriminant. Cela réduit notre condition sexuelle à quelque chose d'assez abjecte et de particulièrement malsain. C'est l'idéologie d'une société qui a oublié ses responsabilités. En ce qui concerne le « thrill », cet aspect de la sexualité ne concerne que les individus, et la notion de liberté que l'individu véhicule.

Dans son mémoire, présenté à la Commission des Droits et Libertés de la Personne, en 1981, l'*Association pour les Droits de la Communauté Gaie et Lesbienne du Québec*, définit bien le lieu dont il est question ici : ghetto non commercial, la salle de toilette publique est, depuis toujours, pour les homosexuels mâles, un lieu de rencontre, insalubre et dangereux, mais efficace. Pour certains, elle sera aussi un lieu d'initiation, où le jeune découvrira la vraie nature de ses désirs. Drôle d'école direz-vous, décor de pissotière ! Il en va ainsi du sort des hommes qui refusent la normalité, condamnés à se fréquenter (entre autres) derrière les portes maculées de graffiti des salles d'eau. Car il s'agit bien d'une condamnation. De ghetto en ghetto, à l'affût de l'ordre, courir le risque de se faire prendre signifie jouir un peu de son corps, malgré les contraintes d'une société intolérante vis-à-vis une sexualité qui ne reproduit pas ses schémas. Nous ne sommes coupables que de refuser le lit hétérosexuel, son mode d'emploi et sa sempiternelle position du missionnaire.

« En créant de toutes pièces une femme qui correspond à leur narcissisme, les hommes ont nié le rapport sexuel entre hommes, l'excluant par le fait même de la sexualité masculine ». *Manifeste du groupe du mardi.*

On a souvent cherché à définir le ghetto gai, sans vraiment y parvenir. Il s'agit en fait d'une réalité suffisamment indéfinissable pour échapper au rationnel. La toilette publique en est le meilleur exemple. Pour certains le ghetto est essentiel. Pour d'autres, il est à bannir. Ce qui le distingue en gêne plusieurs, tous le fréquentent un jour ou l'autre, plus ou moins assidûment. Le malheur c'est que la société en a fait un zoo, un parc de curiosité, où il est permis d'exercer une forme insidieuse d'oppression.



Tiré du film Milan Bleu.

« Dans certaines villes, les policiers attrapent des gais après les avoir dragués et au moment où ceux-ci vont les sucer (et quelquefois même, après que ceux-ci les ont sucés). Vous n'êtes jamais en sécurité dans une toilette et vous êtes spécialement vulnérable si vous manquez d'expérience et si vous ne connaissez pas les signaux de danger possible ». *Les plaisirs de l'amour gai, Dr. Charles Silverstein & Edmund White.*

La Sûreté du Québec enregistrait sur vidéo les ébats qui se déroulaient, entre autres, dans une toilette publique de l'autoroute des Laurentides. Les gais n'étaient pas les seules victimes de cet espionnage. On peut se demander jusqu'où va l'ingérence de l'autorité, jusqu'à quelle indiscrétion la société endosse un tel voyeurisme.

Jeudi le 6 octobre 1983, *La Presse* publiait le nom des seize hommes arrêtés dans la toilette ci-haut mentionnée, ainsi que leur âge et leur occupation. On venait de les marquer au fer rouge... nous ne sommes pas très loin du Moyen Âge ! Il est déplorable de constater avec quel sang froid et quelle indifférence on se permet de détruire la vie de ces hommes et de leur famille, avec quels préjugés surtout.

Dans le milieu, on parle d'un crime sans victimes, quand il est question de ce phénomène si délicat. Mais ne nous leurrons pas, les victimes existent :

« Un homme de 42 ans, de Ste-Foy, qui était soupçonné de s'être livré à des actes indécents, en compagnie d'autres hommes dans un centre commercial de St-Georges de Beauce, a mis fin à ses jours en fin de semaine dernière, après avoir reçu sa sommation. » *Le Journal de Montréal, 4 novembre.*

Fallait-il s'y attendre ? L'aberration est-elle aussi prévisible ? On pourrait dire qu'il a couru après la mort, ou encore, qu'il n'avait qu'à ne pas traîner sa quéquette dans les toilettes. L'homme est jugé pour ses actes, ceux-là ne pardonnent pas, il faut payer pour l'inadmissible, l'intolérance, pis encore, une tolérance qui n'en demeure pas moins un autre visage de la répression sociale.

« Il ne faut pourtant pas être dupe : comme la répression plus ouverte, directe et brutale, la tolérance porte l'empreinte du mépris et de la supériorité supposée de l'hétérosexuel/le ». *Le mémoire de l'ADGLQ, 1981.*

Alors, l'amant songe, il songe à l'injustice de ceux qui sont incapables de concevoir un amour en dehors de leur norme, en dehors du lit, en dehors du coït. L'anecdote qui a servi le propos de notre songerie se défend mal. Le danger que pose l'acte sexuel dans un lieu public n'est pas sans conséquences désastreuses, nous ne sommes certainement pas libres d'être indécents. Ce que nous dénonçons, à l'instar de toutes les minorités, c'est l'abus, la condescendance de nos juges, le refus de comprendre la problématique gaie.

Les conventions sociales qui ne valorisent que l'hétérosexualité étouffent le gai en l'obligeant à mener une double vie. Une vie publique où l'individu pratique son métier, entretient ses relations familiales et sociales. Puis une vie secrète, cachée, clandestine, dans laquelle l'individu est contraint à vivre son affectivité et sa sexualité. Aussi longtemps que la société ne permettra pas aux homophiles d'accéder à une certaine harmonie existentielle, un équilibre de vie qui est son droit le plus fondamental et son salut, il faudra que la société s'attende à ce que les gais se comportent comme des pervers. La perversité tient lieu alors de révolte, une forme de contestation.

Daniel Carrière

MODE

BRONX, OU COMMENT NE PAS PRENDRE LA VIOLENCE AU SÉRIEUX

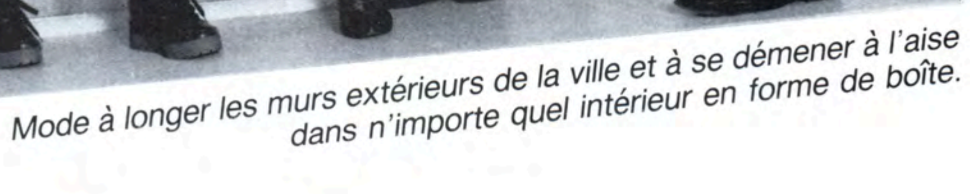


Mannequin: Elourdès Pierre / Maquillage: Suzanne Lanthier

PHOTOS: JAC MAT



BRONX, OU COMMENT NE PAS



Mode à longer les murs extérieurs de la ville et à se démener à l'aise dans n'importe quel intérieur en forme de boîte.

PRENDRE LA VIOLENCE AU SÉRIEUX



Le guerrier au coeur sensible aura besoin de pantalons confortables, de chemises douces et durables, de cotons-ouatés, de jupes et spencers en canevas ; cet hiver, des pulls côtelés, et des blousons chauds en denim, inspirés de ceux que portent les soldats de l'armée danoise. Le heavy wear met en valeur l'accessoire des pieds à la tête : chapeaux, boucles d'oreilles toile d'araignée, sacs de toile solides, lunettes noires, poignets, ceintures en caoutchouc et ceintures à menottes, petites culottes et chaussettes très sauvages, baskets et botillons.

Diffusion : Parachute, Bern Conrad, Américanino et Reminiscence.

PAS FOU COMME ON LE PENSE

un film sur un groupe d'alternative aux soins psychiatriques

Quarante-quatre guerres ravagent la planète. La course aux armements, la bombe atomique, la pauvreté, la faim : les fous sont au pouvoir ! Et les fous ne sont pas ceux qu'on pense, ceux qu'on affuble d'étiquettes – psychopathes, névrosés, paranoïaques.

Dans un monde où les pires folies répressives et morbides des gouvernements font partie des valeurs établies et respectées, l'individu moindrement dépressif est considéré comme un malade à abattre à coups de tranquilisants – peut-être parce que d'une certaine façon, il porte atteinte aux fondements même des valeurs de la société.

Devant les pratiques atroces de la psychiatrie (électrochocs, médicamentation à outrance...), la privation des droits humains dont sont victimes les individus aux prises avec la psychiatrie, l'isolement terrible que leur fait subir une société qui les rejette, des psychiatrisés, des ex-psychiatrisés ou tout simplement des individus intéressés par la santé mentale se regroupent pour trouver des solutions à leurs problèmes et s'entraider pour mieux dépasser leur situation.

Jacqueline Levitin, prof. de critique et d'histoire du cinéma à l'Université Concordia, auteure de plusieurs courts métrages s'est intéressée à l'un de ces groupes : *Solidarité – Psychiatrie*. Les psychiatrisés ne peuvent trouver d'avocat pour défendre leurs droits, Jackie leur a donné la parole.

Le groupe Solidarité-Psychiatrie avait déjà monté une pièce de théâtre, de là allait naître l'idée d'un film mi-documentaire mi-fiction, un film sur la folie partant du point de vue et de l'expérience des psychiatrisés eux-mêmes et évitant de tomber dans le piège du voyeurisme.

Jackie a fait part de son projet à une réunion de Solidarité-Psychiatrie, les individus intéressés se sont formés en un groupe qui a travaillé en ateliers pendant neuf mois avant le tournage du film. Ces ateliers ont permis un travail au niveau de l'art dramatique, le développement de scènes exprimant profondément l'expérience des psychiatrisés, une meilleure connaissance réciproque de tous les membres du groupe et l'acceptation de la caméra. En effet, le travail dramatique du groupe était filmé en vidéo 1/2''. Après ces neuf mois, le tournage a eu lieu : quatre jours à la campagne. Dans la vie en commun, hors du cadre habituel, le groupe allait puiser une énergie nouvelle. Le scénario était précisément établi. Les scènes faisant référence à des situations vécues : hospitalisation, relation avec la famille, médicamentation... étaient clairement définies, les rôles attribués. Elles ont été tournées en vidéo 3/4'' puis projetées devant le groupe pour discussion. Ces discussions et toutes les parties documentaires à proprement parler ont été tournées en 16mm. L'alternance vidéo/film représente donc dans le film l'alternance fiction/réalité. Le thème de chaque discussion devait être décidé à l'avance. Longue préparation donc, mais également large place faite à la spontanéité et à l'improvisation. Résultat : un film d'une rare sensibilité qui touche avec beaucoup d'intelligence les questions relatives à la santé mentale, aux rôles des institutions et des experts, ainsi qu'au malaise vécu par les individus confrontés à ce qu'on appelle « la folie ». Questions auxquelles il est difficile de rester étranger en tant que spectateur. (On pourra voir le film à la Cinémathèque, le 13 janvier à 20h35.)

Solidarité-psychiatrie

Solidarité-Psychiatrie a été fondé en 1979 par Robert Letendre, psychanalyste et Chantal Saab, travailleuse sociale. C'est un collectif de gens intéressés ou concernés par la folie. À la fois groupe d'action sociale qui veut conscientiser la population sur les abus de la psychiatrie et groupe d'entraide. À Solidarité-Psychiatrie on offre des ateliers de massage, de théâtre, de sexualité, d'écriture... Un livre collectif vient d'être déposé chez divers éditeurs. Le travail de permanence et d'animation est affectué par une équipe de bénévoles. Robert Vézina, qui s'est joint au groupe il y a trois ans, est l'un deux. Il souligne un point qui est d'ailleurs très bien exprimé dans le film par une des participantes : « Nous sommes contre la médicalisation de la souffrance. Le gouvernement dépense des sommes phénoménales dans un système hospitalier inefficace à guérir les patients qui y sont placés, au lieu d'investir dans des groupes comme le nôtre qui ont une action bénéfique sur le bien-être mental des individus qui y ont recours. » ■

Carmen Garcia

Quelques adresses

Auto-Psy
Groupe pour la défense des psychiatrisés qui travaille pour la démystification de la folie. Groupe né à Québec, récemment installé à Montréal, qui prépare un dossier sur les médicaments. 350, rue Boucher – 276-2290

Déprimés Anonymes
1800 ouest, boul. Dorchester # 496 – 937-3581

Forward House
Accueil, logement, hébergement. Préparation à la vie en dehors des institutions. Réinsertion sociale. 2240, rue Girouard – 488-9119

Foyer Dalse
5469, côte Ste-Antoine – 488-6885

Commune thérapeutique La Chrysalide
165 est, rue Sherbrooke – 866-6474

Projet Aide Logement
Centre de jour. Promotion des droits des patients psychiatrisés. 3957, rue Wellington Verdun – 767-4701

Maison St-Jacques
Centre de jour.
1629, rue St-Hubert – 526-4132

Association d'Entraide sur le Bien-Être émotionnel
Fondée par des ex-patients. Aide personnelle, soupe, cours, café-rencontre (quand il y a de l'argent).
12358, rue LaChapelle – 331-0459

SIMOPEP
Emplois.
3787, boul. Lévesque, Chomedy – 687-6534

Centre d'Initiation aux Loisirs de Laval
Service des Loisirs Albert Prévost
333-2222

Et pour plus d'informations :
Regroupement des Ressources alternatives en Santé mentale
4579, rue Mentana – 525-3620



JUNGLOÏDE POST-URBAIN OU LA GUERRE C'EST AUJOURD'HUI

quand Monty Cantsin se tourne vers la dance music

« La fin du monde a déjà eu lieu, nous sommes les fantômes de la dernière guerre, » affirme **Monty Cantsin**. « Il n'y a pas de salut possible en dehors du combat pour la liberté totale à travers la dance music. »

Provocateur professionnel, c'est une façon de le percevoir, poète néodadaïste en est une autre.

Istvan Kantor alias **Monty Cantsin**, Hongrois d'origine, est installé à Montréal depuis 1977. De nombreuses performances à Vehicule, Motivation V et au Café Campus, ainsi que des vidéos, des graffiti sur les murs de la ville et une campagne de sang (financer les opérations de conspiration culturelles néoiste en vendant son sang comme objet de valeur)... l'ont fait connaître. Il est l'initiateur du mouvement néoiste. *Néoisme* ça dit bien ce que ça veut dire : recherche constante de quelque chose de nouveau. Les néoistes veulent changer le monde. Attention vous êtes peut-être néoiste sans le savoir !

La violence physique et mentale a souvent été présente dans les manifestation néoistes. Dans une performance au Café Campus, par exemple, plusieurs motos envahissaient l'espace de leur vrombissement, des fers à repasser tournoyaient dans l'air, des bouteilles revolaient... Pendant ce temps-là, des haut-parleurs sortaient un avertissement répété : attention vous êtes en danger ! En danger dans une société violente, d'accord on a compris ! Mais pourquoi agresser le public davantage ? « Pour qu'il comprenne qu'il n'a rien à attendre des performeurs, que c'est à lui de construire le monde, » répondra Monty Cantsin. « Et puis, ce qui se passe dans les performances n'est pas toujours contrôlé, cette fois-là c'est allé plus loin qu'on pensait. »

Monty Cantsin et Firstaid Brigade

1983 : l'époque des performances est déjà révolue. À l'ère de **Police** et de **Travolta**, Monty Cantsin se tourne vers la dance-music et les spectacles rock ou plutôt « psycho-électro-choc ». La musique est l'étape actuelle du mouvement néoiste. Un disque, *Neoist Songs*, enregistré en janvier témoigne de cette démarche. Étonnammant, le style de musique, loin d'être révolutionnaire, évoque autant les **Beatles** que **Suicide**. Mélodies agréables, paroles d'une intrigante poésie.

Monty Cantsin et le **Firstaid Brigade*** seront au Spectrum les 1 et 2 décembre pour une tragédie musicale néoiste : *Opérat Blanc* – « la contre catastrophe continuelle qui effrite la situation mondiale apocalyptique ». Environnement post-urbain, musique techno-rock et psycho-rock, vidéos, Fast Painting Action par Moondog, Ubi Fergusson, chapattis... nous attendent.

Carmen Garcia

*Firstaid Brigade est composé de : Louis Piché, synthétiseur ; Jacques Mathieu, basse ; Jérôme Piché, guitare ; Boris Petrowski, batterie ; Patrice Roi, percussions ; Jo Zébulon et Louise Liszt, choeur.



L'attention de deux femmes :

Deborah Hay et Pauline Oliveros

Becky Cohen

Voilà tout tracé le programme que nous offre le MBA les 8 et 10 décembre. C'est là que nous pourrons voir et entrendre *l'attention* **de deux femmes créatrices. L'une, danseuse-chorégraphe se nomme** Deborah Hay, **l'autre, compositrice et pionnière dans le domaine de la musique électronique moderne, son nom :** Pauline Oliveros. **Si vous manquez ça on vous pointera du doigt partout !**

Deborah Hay a été membre de la *Merce Cunningham Dance Company* en 1964 et un des membres fondateurs de la célèbre *Judson Dance Company* dans les années 60.

Longtemps, Hay s'est intéressée aux rites et rituels. Que ceux-ci soient intégrés à une création ou qu'ils soient le simple point de départ à l'élaboration d'un monde « cosmique » et énergique, le travail de Hay repose presque immanquablement sur de mystérieuses structures poétiques ou intellectuelles. Hay part du principe que tous peuvent danser. C'est pour et par cela qu'elle a pu intégrer à ses créations des « non-danseurs » comme d'ailleurs Pauline Oliveros qui parfois travaille avec des « non-musiciens ». Hay élabore un mouvement à partir de la respiration. Animant de grands groupes de danseurs, elle leur donne la dimension cachée du geste et de l'élan. S'inspirant également de mouvements et positions de la Chine des siècles derniers et des valeurs du Taoïsme, la danseuse-chorégraphe originaire de Brooklyn (1941) opère un développement dansé et modelé se concentrant vers l'« idée et l'intuition » qu'elle a du Tai Chi. Mais tout cela n'est que la danse, l'*intuitus* du travail de Hay. Depuis qu'elle vit et travaille à Austin au Texas, Hay relègue la formation de grands ensembles à d'autres pour se pencher vers une dimension « privée » et solo de son art. Avec *Leaving Then House* (présenté à Mtl. en 1981) et maintenant sa nouvelle création *The Well A Work In Process* Hay approndit la notion d'attention ; l'attention du mouvement, l'attention du son, l'attention de l'attention elle-même. Elle se dit être beaucoup plus préoccupée par une danse toujours changeante et imprévisible qu'attachée à une histoire linéaire. Et comment ! Le dépouillement de l'effet dans la quête du raffinement mène plus loin que la complaisance de maintes intrigues. Le geste parle alors des beautés du caché et rejoint le sacré ancestral des évidences.

C'est un peu dans cette foulée que l'oeuvre qui nous sera présentée ici, *The Well, A Work In Process*, s'est bâtie. Avec Pauline Oliveros, Hay s'est penchée sur le *I Ching* qui est l'ancien livre chinois des prophéties. Une oeuvre où l'axe central est la méditation et dont chaque section possède le pétillement de l'éclat. Méditation et éclat sont peut-être des termes contradictoires me direz-vous, pourtant le duo Hay-Oliveros scrute et secoue cette paire par une fiction du désir et de l'énergie pourrait-on dire. Oeuvre de détails où tout est possible et peut survenir, *The Well* montre l'occasion d'être en situation *par* l'attention. Prendre des inattendus et les pousser au-delà de l'attente en considérant *l'affût* de chaque partenaire ; ici Hay et Oliveros...

The Well qui sera présenté par Hay-Oliveros le 8 sera suivi le 10 par un concert solo de Pauline Oliveros. Celle-ci, de la même génération que Hay et ceinture noire de karaté (!) est surtout connue pour ses *Sonic Meditations*.

Ces oeuvres, conçues pour voix et accordéon et basées en grande partie sur le processus d'attention dans l'improvisation, ont été créées par Oliveros au fil des années, soit seule ou avec des non-musiciens. Ayant une démarche semblable à celle de Hay, et c'est là sans doute l'une des raisons qui les ont fait se rencontrer, Oliveros met l'essentiel de son écoute dans l'expérience méditative, et en cela elle est en parfaite corrélation avec le travail fait sur l'identité. À l'écoute d'elle-même via l'inné du surgissement impalpable, Oliveros et ses *Sonic Meditations* traceront pour nous de longs moments dépourvus d'instants.

Rare !

Rober Racine


Ken Fryer



Martin Duplessis

Cocteau, toujours Cocteau ! !

Guy Lapiere suit Cocteau à la trace depuis 10 ans

Un « événement Cocteau » ne peut avoir de sens et d'intérêt que s'il est conçu et présenté par une personne inventive et passionnée par son sujet. Guy Lapiere **est cette personne.**

Poète, musicien, cinéaste et chanteur à ses heures (plus de 24 !), Guy Lapiere a tout des personnages et du monde de Cocteau. Équilibriste des sons et des couleurs, jongleur infatigable de la ligne et des mots, Lapiere suit Cocteau à la trace depuis plus de dix ans ; c'est-à-dire au moment où il voit pour la première fois à 14 ans le film *La Belle et la Bête*. Dès lors s'engage pour lui une aventure aux mille masques où les tableaux noirs et les champs vertigineux du miroir n'auront de significations qu'à l'intérieur d'une re-création de rencontres et d'imaginaires communs.

C'est donc à l'une de ces rencontres que nous convie **Guy Lapiere** le 21 décembre à 21h au Café La Chaconne dans le cadre de Place aux Poètes de Janou St-Denis, et ce dans le but de souligner le vingtième anniversaire de la mort de Cocteau. Le tandem Cocteau-Lapiere nous proposera alors quelque chose de très spécial... D'abord une série de 15 Portraits des ami-e-s de Cocteau qu'a peints l'an dernier Lapiere. Les Piaf, Colette, Satie, Picasso, Montherlant, Dietrich et autres assisteront avec le public à *Prière mutilée*, un poème de vingt-quatre quatrains écrit en 1921 qui sera lu par Lapiere et à partir duquel ce dernier a créé une série de 24 collage-photo-montages présentés ici pour l'occasion en diapositives. À ce propos Lapiere nous dit qu'il « s'agit d'un véritable voyage dans l'univers-Cocteau avec comme unique guide le poète lui-même. » Certains quatrains ont même permis d'établir la « carte du ciel » de Cocteau ! C'est ainsi que les anges, cyclistes, marins, miroirs, coqs et autres thèmes de la mythologie-Cocteau se chevauchent en de surprenants montages de couleurs. Guy Lapiere poursuivra sa « vision-Cocteau » par ce beau texte qu'est *La Crucifixion*. Lu en alternance avec Janou Saint-Denis, ce poème de 1946 écrit lors du tournage de *La Belle et la Bête* pose, quant à moi, le problème de la mort, du souvenir et de la guerre

« Qui je vous le demande
colle aux vitres
qui, cette croûte blanche
de givre en forme
d'écorché
vif ?... »

Pendant cette lecture les gens pourront voir les jeux typographiques qu'a fait Cocteau avec son poème. Le visuel et le sonore travailleront le public. Cet « événement Cocteau » se terminera par l'audition d'extraits du célèbre *Requiem*.

Écrit un an avant la mort du poète, le *Requiem* poème-fleuve de plus de quatre mille vers est sans aucun doute le message le plus bouleversant d'un être touché par la maladie à l'approche de la mort. Pour la circonstance **Guy Lapiere** dira de longs extraits par une technique vocale de « parlé-chanté » en s'accompagnant au piano.

« Il est juste qu'on envisage après m'avoir dévisagé » voilà les derniers mots du *Requiem* ; et en un sens ils illustrent bien le propos et l'intention de Guy Lapiere pour cet événement-Cocteau. Étonnez l'étonnement Messieurs Dames ! **Rober Racine**

Un acte, une chambre, un personnage, un téléphone...

Jean-Maurice Gélinas



Il y a vingt ans, le vendredi 11 octobre 1963, **Jean Cocteau**, « le prince des poètes », bouleversé par la mort d'Édith Piaf, meurt subitement, incapable sans doute de supporter le choc. C'est pour elle, la môme, qu'il avait écrit *Le bel indifférent*. Un autre texte transmis et immortalisé par une femme: *La voix humaine*... Cette tragédie lyrique en un acte sur une musique de **Francis Poulenc** fut créée en 1959, à l'Opéra-Comique de Paris, avec Denise Duval, pour qui l'oeuvre fut écrite. Comme tous les ouvrages de Cocteau, *La voix humaine*, qui est le long monologue d'une femme luttant désespérément pour reconquérir, au téléphone, l'amant qui l'abandonne, est loin de faire l'unanimité. Les musicologues louent habituellement la contribution de Poulenc et rejette « l'insupportable texte de Cocteau (c'est l'opinion de François-René Tranchefort) qui prétend exprimer des profondeurs tragiques et n'accuse que la banalité d'un fait divers sentimental ». D'autre part, il existe d'ardents défenseurs du texte, toujours émus par « l'angoisse paroxystique de l'héroïne sombrant peu à peu dans le désespoir ». Quoi qu'il en soit, *La voix humaine* conserve son aura mythique et demeure l'un de ces textes (qu'il soit chanté ou non) auxquels toutes les comédiennes veulent un jour se confronter : « la première tragédie téléphonique de l'histoire du théâtre ».

Pour souligner l'anniversaire de la mort de **Cocteau**, le *Théâtre Acte 3*, qui présentait le très intéressant *Outrage au public* en septembre, nous convie à une rencontre privilégiée et intimiste avec cette voix, avec cette présence rongée par la solitude et mise à nu. C'est en effet dans une chambre d'un petit hôtel « Tourist Rooms » que se fera entendre la voix. Placé dans la situation d'un spectateur-voyeur, le public n'aura pas la possibilité de se réfugier dans la tranquillité de l'anonymat ; il ne pourra que mieux éprouver cette puissante scène d'amour, participer physiquement et émotivement à l'acte théâtral. Pour ceux toutefois qui craindraient une telle expérience, sachez qu'un masque vous sera remis, il vous sera loisible de le porter pendant la représentation :

Interroger l'acte théâtral et le rapport scène/salle semble devenir l'objectif premier du *Théâtre Acte 3*. Comme lors de cet *Outrage au public*, ceux qui assisteront au monologue de cette femme (jouée par un homme : **Jean-Maurice Gélinas**) seront en mesure de constater qu'acteur et spectateurs occupent ici un même temps et une scène commune : « Notre heure locale est la même. Nous sommes sur le même parallèle. Nous respirons le même air. Nous nous trouvons dans le même lieu. De ce côté-ci, le monde n'est pas différent de chez vous. La rampe n'a pas de frontière » (Peter Handke).

Stéphane Lépine

Photo: Rodolf Noël.





VANTAGE "Parce que le goût, pour certains, c'est important"

Avis: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage—éviter d'inhaler.
Moyenne par cigarette: "goudron" 10 mg, nicotine 0.8 mg.